

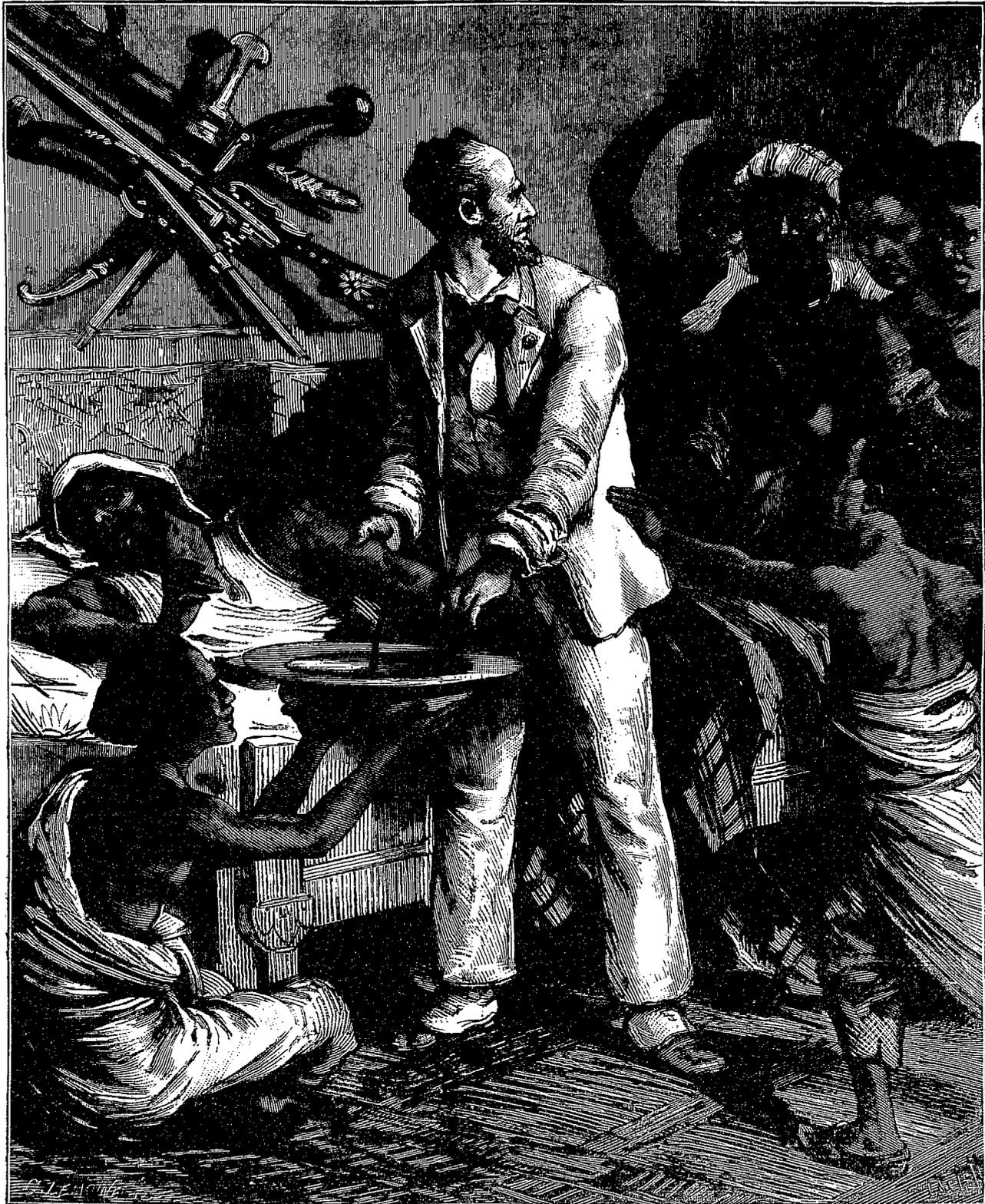
Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 518. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.
Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 12 Juin 1887

TEXTE. — Au pays du rhinocéros : L'Abyssinie. Comment j'ai connu le Ras Alula. — Les Chasseurs de caoutchouc (suite). — Une visite à l'exposition maritime internationale du Havre. — A la recherche de Gordon (suite). — A travers le monde : Greenwich. — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Au pays du rhinocéros : Les femmes et les enfants se mirent à pousser des cris affreux. — Les Chasseurs de caoutchouc : 1. Le nègre s'archoute et tire comme un cheval. 2. Un hurra signale la capture du quadrupède. — L'exposition maritime du Havre : Le bassin du Commerce. — A la recherche de Gordon : Il s'élança dans la rivière. — A travers le monde : L'hôpital de Greenwich.



AU PAYS DU RHINOCÉROS. — Les femmes et les enfants se mirent à pousser des cris affreux. (Page 372, col. 3.)

AVIS AUX LECTEURS

DU

JOURNAL DES VOYAGES

Un très grand nombre de nouveaux acheteurs et abonnés du *Journal des Voyages* nous ont demandé s'il leur serait possible d'acquiescer à crédit la collection de notre publication, payable à raison de 5 francs par mois.

Afin de leur être agréable, nous avons pris, avec MM. Levasseur et Hébert, les deux plus importantes maisons de vente de librairie à crédit, des arrangements qui permettront à ceux de nos nombreux lecteurs qui ne possèdent pas la collection du *Journal des Voyages* de se procurer immédiatement les 17 premiers volumes qui la composent, et qui représentent un achat se montant à 68 francs en ne payant que 5 francs par mois.

Les commandes de collections du *Journal des Voyages* doivent être adressées directement, soit à :

M. LEVASSEUR, 35, rue de Fleurus, à Paris;

Ou à M. HÉBERT, 7, rue Perronnet, à Paris.

Qui se mettront en rapport direct avec les personnes qui leur feront tenir leurs demandes.

AU PAYS DU RHINOCÉROS

L'ABYSSINIE

COMMENT J'AI CONNU LE RAS ALULA

I

L'Abyssinie ! J'ignore si ce nom éveillera dans l'imagination du lecteur l'attrait mystérieux et étrange, avec un parfum d'antiquité et de barbarie, de civilisation et de grossièreté, de fabuleuses légendes et de luttes héroïques, que je n'ai jamais manqué d'éprouver, chaque fois que longeant en paquebot les côtes de la mer Rouge, du pays des Somalis et des Dankalis à celui des Haoussas, je me transportais par la pensée jusqu'à cette vieille terre abyssinienne, qui fut l'Éthiopie des anciens.

Réduite à des conjectures, sur l'origine des premiers colonisateurs de l'Égypte, la science admet volontiers au nombre des hypothèses soulevées à ce sujet, celle qui fait descendre ces derniers, de ce plateau éthiopien borné au nord par la Sennâar, à l'est par la mer Rouge au sud et à l'ouest par l'Adel, la région des grands lacs où le Nil Bleu prend sa source et le Kordofan, et qui paraît séparer le bassin de la Méditerranée de celui de l'océan Indien.

Le désir de visiter cette contrée s'était peu à peu emparé de moi avec la force de l'idée fixe; il me semblait qu'on devait facilement retrouver dans la partie rurale de sa population beaucoup plus attachée que l'autre aux coutumes et aux traditions primitives, une foule de signes ethnographiques empruntés aux mœurs, aux usages, aux superstitions, au langage, qui permettraient de retrouver le berceau des anciens habitants de la basse Égypte. En outre, tout ce que j'avais pu me procurer de renseignements sur la partie pittoresque du pays, me faisait pressentir des splendeurs de végétation, et des magnificences des sites et de points de vue dans les régions alpestres où l'on rencontre des altitudes de quinze cent à deux mille mètres, qui n'étaient point de nature à me faire abandonner mes projets.

Un dernier motif, d'une autre nature, venait encore s'ajouter à ceux que je viens de faire connaître, bien que j'eusse peu d'espoir dans le succès de la tentative que je me proposais d'effectuer.

Un de mes compatriotes, l'armurier Bourgeaud, parti depuis dix à douze ans pour l'Abyssinie avec une collection de fusils et d'armes de guerre, avait été retenu par Théodoros en vertu d'une vieille loi du pays, portant : *que nul étranger ne pouvait plus sortir de l'empire, après y avoir pénétré*, et que le Négus avait pour la circonstance remise en vigueur, et j'étais bien décidé, si je parvenais à Gondar, à employer tous les moyens pour le faire évader. De tels liens d'amitié unissaient ma famille et la sienne, que j'eusse été heureux de le rendre à ceux qui avaient perdu l'espoir de le revoir.

L'empereur lui avait donné un palais près du sien, le comblait de cadeaux, le laissait libre d'aller et venir dans l'intérieur de la capitale; il pouvait correspondre avec les siens, leur envoyer de l'or, de l'ivoire, de magnifiques étoffes, les produits les plus riches de la contrée, et en recevoir ce qu'il lui plaisait de lui expédier. Il avait été nommé grand-maitre de l'artillerie et directeur de toutes les fabriques d'armes, que lui-même avait installées. Nul à la cour n'était plus en faveur; il avait le pas sur les ministres et gouverneurs de provinces, et dans toutes les cérémonies était placé à la droite du Négus. Enfin, il était entouré d'une telle considération, et jouissait d'un tel pouvoir, que s'il eût obtenu de venir de temps à autre passer quelques mois en France, il n'eût jamais songé à abandonner une aussi brillante situation, et serait infailliblement retourné chaque fois en Abyssinie... mais il lui était interdit même de se promener en dehors de Gondar, et cette captivité dorée lui pesait au point de lui inspirer des idées de suicide pour s'y soustraire.

J'étais en correspondance intermittente avec lui, et de loin en loin je recevais quelques lignes qui me mettaient au courant de sa situation, d'esprit.

Le rappel de cette loi tombée en désuétude, avait eu pour effet d'enlever tout

espoir de retour non seulement à mon compatriote, mais encore au consul anglais, le seul agent politique européen qui se trouvait à Gondar, à cinq ou six missionnaires de divers cultes, ainsi qu'à pareil nombre de trafiquants, négociants, voyageurs, etc., en tout une quinzaine d'étrangers, qui étaient obligés de suivre le Négus partout où il se rendait, et servaient à augmenter le prestige de sa cour.

Chaque année, l'Angleterre expédiait au Négus une sommation toute platonique, pour lui enjoindre d'avoir à relâcher ses prisonniers, et Théodoros répondait d'ordinaire par quelque facétie dont il était coutumier: il avait la plaisanterie lugubre ou comique, selon sa disposition d'esprit. Une de ses meilleures, on s'en souvient, fut la demande en mariage qu'il adressa à la reine Victoria qui eut le mauvais goût de ne point le prendre au sérieux.

A ce jeu-là, l'Angleterre était tout simplement en train de perdre son influence sur les petites peuplades riveraines de la mer Rouge qui se moquaient d'elle, en voyant la façon dont elle se laissait traiter par le Négus, et le moment vint où elle dut se décider à une guerre longue et pénible, pour une question de prestige. Mais en 1863 personne ne croyait à la possibilité de cette lutte, et notre grand-maitre de l'artillerie abyssinienne moins que tout autre, car j'avais reçu de lui plusieurs lettres navrantes sur son état de santé, et ses tristes dispositions d'esprit. Sa dernière n'était qu'une longue supplication, et il me donnait la marche à suivre pour essayer de mettre fin à sa longue et désespérante captivité.

Tous les projets que lui suggéraient ses souffrances et son impatience d'en terminer au plus tôt n'avaient qu'un seul défaut, c'était d'être impraticables avec un homme comme Théodoros.

De mon côté, je ne restai pas inactif et, passé par le double stimulant du service à rendre à mon compatriote et de la satisfaction à donner à mon vœu le plus longuement caressé, je ne cessai de recueillir des renseignements et d'élaborer des contre-projets dont le meilleur n'eût certainement réussi qu'à augmenter les prisonniers du Négus; j'avais même fait un voyage à Aden pour savoir si, parmi les conducteurs de caravanes qui parcouraient l'Abyssinie, il ne s'en trouverait pas un qui pût me suggérer un plan d'une exécution plus facile, mais je n'avais rencontré que des gens qui tremblaient de peur au seul nom de Théodoros, et qui, à aucun prix, n'eussent consenti à mettre les pieds sur le territoire de ce capricieux souverain, en compagnie d'un Européen.

Un des chefs de la caravane royale, qui, tous les trois mois, se rendait à la côte, pour en rapporter les marchandises que le Négus faisait acheter en Égypte pour son compte, avait toute sa famille à Aden, où il habitait dans l'intervalle de ses excursions. J'eus l'occasion de m'aboucher avec lui secrètement, et le résultat de

notre conversation, fut que je devais absolument renoncer à tenter cette expédition.

— Tu ne connais pas le Négus, me dit-il, les deux côtes, arabe et africaine, sont garnies de ses espions, et rien ne se passe ici qu'il n'en soit immédiatement informé, et si tu persistais à vouloir pénétrer en Abyssinie, voici de deux choses l'une, ce qui ne manquerait pas de t'arriver : dès la seconde journée de marche, Théodoros, te ferait assassiner par tes propres conducteurs; ou bien, si le vent soufflait d'un autre bord, il donnerait l'ordre de te conduire à Gondar, d'où tu ne sortirais plus. Tiens pour certain qu'il connaît déjà ta présence ici, et que tu n'as pas prononcé une parole, ni fait une démarche, qui ne lui soit rapportée, ou qu'il connaitra plus tard. Sa capitale est à environ cent trente lieues de la mer, oh bien! il a des coureurs qu'il fait venir de l'Inde, car ils sont incomparablement plus habiles que les noirs, qui font ce trajet en quatre jours, et en deux, à dos de chameau, quand il y a intérêt à l'avertir de suite.

Je lui demandai alors par manière d'acquit s'il ne consentirait pas à me laisser, à mes risques et périls, et déguisé en Arabe, me mêler à ses hommes, dans la première caravane qu'il allait conduire à Gondar? Il se mit à rire, et me répondit :

— Quand tu voudras, puisque tu ne crains ni d'être assassiné en route, ni de devenir le prisonnier du roi.

Celui-là au moins ne péchait pas par manque de franchise... il n'y avait plus qu'à renoncer à un voyage fait dans de pareilles conditions. J'obtins de cet homme cependant qu'il se chargeât d'une lettre pour mon ami, et j'ai appris plus tard, qu'il s'était acquitté fidèlement de cette commission.

Au cours de cette conversation, j'obtins de curieux renseignements, sur la façon dont Théodoros traitait ses prisonniers. A la suite du refus de son cœur et de son trône par la reine Victoria, bien que dans l'intérêt des prisonniers le gouvernement britannique eut coloré sa fin de non recevoir de raisons acceptables, le Négus était entré dans une violente colère. Il avait d'abord parlé de faire couper la tête à tous les Anglais qui se trouvaient en son pouvoir, puis son caractère excentrique reprenant le dessus, il avait fait fabriquer un certain nombre de cages bardées de fer, à l'imitation de celles que les Européens eux-mêmes lui avaient construites pour l'installation du jardin zoologique dont il avait voulu doter Gondar, et il y avait fait enfermer tous les Anglais, le consul en tête, alternant leurs cages avec celles des lions, des tigres, et des autres animaux féroces.

Et afin de pousser la plaisanterie jusqu'au bout, il avait obligé les autres prisonniers de nationalités différentes, qui ne partageaient pas le sort de leurs compagnons, à placer au bas de chaque cage

une plaque indicative, ainsi qu'on l'avait fait pour les fauves.

Un Provençal, chargé de l'inscription du consul anglais, avait écrit :

INSULAIRE; — ROUX
ORDRE DES PRIMATES; — GENRE BIMANE
FAMILLE DES SAQUOINS; — CLASSE DES ÉCHASSIERS
TYPE DES ÉDENTÉS;
OFFERT PAR SA MAJESTÉ LA REINE D'ANGLETERRE
À SON AMI LE NÉGUS D'ABYSSINIE.

Il se vengeait ainsi, assez innocemment, comme je l'ai su plus tard par Bourgaud, qui me confirma ces détails, de mille et une petites vexations que ce consul lui avait fait supporter au temps de sa faveur.

Pendant trois mois, ces infortunés furent traités absolument comme des bêtes curieuses; ils n'avaient d'autre couche que la paille de riz qu'on distribuait également aux fauves, et le Négus, affectant de les traiter en tout de la même façon, les faisait servir aux mêmes heures par les mêmes esclaves, qui ajoutaient, par ordre, des quartiers de viandes crues, aux galettes de maïs qui formaient le fond de leur nourriture.

J'avais depuis plusieurs années, à mon service, un Nubien du nom d'Amoudou, qui, né sur les confins du pays de Sennâr et du Tigré, province de l'Abyssinie, parlait parfaitement le gheez, idiome de cette dernière contrée et l'arabe, qui est la langue du commerce sur la côte africaine de la mer Rouge. Ce noir, qui avait pour moi le dévouement aveugle du chien pour son maître, m'avait servi d'interprète dans mon entretien avec le conducteur de caravane; aussi, après le départ de ce dernier, m'empressai-je de le prier de me faire connaître l'impression que cet Arabe lui avait laissée.

— Arabes, tous voleurs et menteurs, *massa*, me répondit le brave garçon, mais celui-là a parlé la vérité! *massa* pas pouvoir aller dans ce pays avec caravane. Arabe couper tête à *massa* pour faire plaisir à Négous.

Je n'avais pas besoin de ce nouvel avis pour comprendre que la sagesse me commandait d'abandonner définitivement ce projet, car en dehors de la crainte du Négus qui leur a formellement interdit de guider des étrangers dans ses États, la plupart de ces conducteurs sont gens de sac et de corde, toujours prêts à égorger l'Européen qui se confie à eux, afin de le piller et de s'emparer de ses armes.

Je rentraï donc à Chandernagor, persuadé de l'inutilité de mes efforts et décidé à attendre des temps meilleurs pour effectuer cette excursion, car la tension des rapports entre l'Angleterre et Théodoros qui confondait tous les blancs dans ses représailles, fermait réellement ce pays aux étrangers, lorsque je trouvai près de moi ce moyen de pénétrer sans danger en Abyssinie, que j'étais allé inutilement chercher si loin.

Voici comment la chose se fit le plus naturellement du monde.

Le lendemain de mon retour au Ben-

gale, on m'annonce la visite du docteur Marguin, chirurgien de la marine, que j'avais connu à Mahé, et qui venait d'être nommé chef du service de santé à Chandernagor.

J'accours les mains tendues pour recevoir le nouvel arrivant. Après les premiers instants accordés au plaisir de se revoir, le docteur m'interpella de cette voix d'un timbre si étrange par sa sonorité, que tous les vieux résidents ont connue, car Marguin a été une des célébrités du Bengale dont le souvenir vivra longtemps dans la mémoire des Indiens et des colons, comme celui du philanthrope par excellence, toujours prêt au dévouement et au sacrifice de lui-même, dès qu'il y avait une misère à soulager, un de ses semblables à secourir.

— Eh bien! me dit-il, je viens d'apprendre que vous avez un ami prisonnier en Abyssinie et que vous revenez d'Aden après avoir vainement tenté de pénétrer dans le pays.

— C'est vrai, lui répondis-je, et le Négus inspire une telle terreur aux habitants des deux côtes arabe et africaine, qu'il est impossible de se procurer un guide qui consente à affronter sa colère; c'est un pays absolument interdit aux Européens, et pour longtemps.

Je remarquai pendant ces paroles, que Marguin souriait d'un air préoccupé.

— A quoi songez-vous donc? lui demandai-je avec un certain étonnement.

— Je pense, me répondit-il, que si je ne me fusse pas trouvé à Mahé, lorsque vous étiez parti pour la côte arabe, les choses se seraient passées tout autrement.

Et sa bonne et loyale figure reflétait le plaisir que lui faisait éprouver la surprise dans laquelle me jetait cette révélation.

— Mais, ajouta-t-il presque aussitôt, il n'y a que du temps de perdu, et pour peu que vous n'ayez pas abandonné votre idée...

— De grâce, achevez, mon cher ami...

— Je vous conduirai moi-même par la main jusqu'à Gondar, en vingt-cinq étapes de six à sept lieues par jour, sans le moindre risque.

— Vous! mon cher Marguin, vous pourriez faire cela?

— Pourquoi pas?

— Oh! ce n'est pas que je doute de votre bonté et de votre inépuisable dévouement, mais enfin...

— Vous ne vous expliquez pas comment je pourrai tenir cette promesse.

— En effet, et le « sans le moindre risque » surtout m'étonne au plus haut point.

— Écoutez-moi donc : il y a cinq ans, j'étais major à bord du *Surcouff* qui, sous prétexte de faire l'hydrographie de la côte, entre Leilah et Tadjoura, surveillait, en réalité, les agissements des Anglais dans ces parages; nous faisons de fréquentes descentes sur le rivage, et nous nous étions liés avec quelques chefs de tribu, que nous recevions à bord, et qui, de temps à autre nous invitaient à par-

tager leur couscous sous la tente. Ma qualité de médecin, qui n'avait pas tardé à être connue, me faisait bien venir de tous, et chaque fois que je me trouvais à terre, c'était à qui viendrait me consulter et m'apporterait ses malades. Quelques cures heureuses de plaies et de maladies de peau si communes sous ces latitudes, et qui avaient résisté à tous les traitements des sorciers, avaient porté ma réputation aux nues et je pouvais circuler au milieu de ces dangereuses populations, sans avoir absolument rien à redouter pour ma personne : tout le monde s'empressait au contraire à me faire le *salam*, et à m'offrir l'hospitalité dans les différents *douars* que je visitais.

« Un jour que je me trouvais à chasser au-dessous de Leilah, chez les Ben-Douvaras, je vis accourir au-devant de moi presque toute la tribu, hommes femmes et enfants, précédant deux coureurs qui tenaient en laisse un des plus beaux chevaux arabes que j'aie vu de ma vie, richement sellé et caparaçonné. Le chef de la puissante tribu des Haoussas, Cheik Djemal Alula venait d'être atteint subitement d'une maladie, à laquelle ses *bodahs* avaient été forcés d'avouer qu'ils ne comprenaient rien, et le cheik, après avoir fait couper la tête à deux d'entre eux, qui n'étaient pas parvenus à le soulager, m'envoyait chercher, sur la foi des récits merveilleux que l'imagination des nomades débitait sur mon compte.

« J'hésitai un instant sur le parti que je devais prendre, car je jouais incontestablement ma vie, au milieu de cette peuplade sauvage et fanatique, si je ne parvenais pas à sauver son chef, d'autant que mes confrères indigènes n'avaient déjà pas manqué d'attribuer leur insuccès à la présence du sorcier blanc sur la côte africaine... qui sait même, si on ne m'envoyait pas chercher uniquement pour lever le sort que j'étais censé avoir jeté sur Cheik Djemal Alula; l'aventure était, dans tous les cas, périlleuse, et le commandant du *Surcouff*, à qui j'étais obligé de demander l'autorisation de m'absenter, ne se gêna pas pour me faire re-

marquer l'imprudence que j'allais commettre.

« Je ne savais à quoi me décider, lorsque les Douvaras, tranchèrent eux-mêmes la difficulté.

« — Le capitaine est notre hôte, dirent-ils (tous les blancs sont capitaines pour les indigènes de ces côtes), et nous ne permettons pas qu'il lui soit fait le moindre mal.

Pendant ce colloque, cinquante guerriers, sous la conduite d'un chef, étaient

blancs courbés sur le cou de leur monture, pour offrir le moins de prise au vent, était merveilleuse à voir, et malgré moi, je songeais à la course infernale des chasseurs de fantômes de la vieille ballade écossaise.

« Lorsque nous arrivâmes, Cheik Djemal Alula était au plus mal; il avait perdu connaissance depuis le matin; l'œil injecté de sang, le visage enflammé, la respiration sifflante, le pouls à 123, et la chaleur à

42°, il présentait tous les signes extérieurs d'une fièvre pernicieuse à ses débuts. Cependant, l'embarras évident des bronches, et puis ce je ne sais quoi qui caractérise le sentiment intuitif du médecin, me firent repousser ce diagnostic d'école. Le mal avait débuté dans la nuit d'une façon foudroyante, à la suite d'une fantasia effrénée, à laquelle le chef s'était livré la veille avec ses guerriers, et après un examen minutieux du patient, je conclusai à une pleurésie aiguë dont il n'était que temps d'arrêter les ravages. Je pris une lancette dans ma trousse et saignai le chef abondamment. En voyant jaillir le sang du malade, les femmes et les enfants qui encombraient la tente se mirent à pousser des cris affreux, en disant que je tuais Cheik Djemal; je les priai de faire place nette, car ils me gênaient dans mon opération, et mes Douvaras ayant fait exécuter mon ordre, les expulsés se répandirent en plaintes et en menaces, ameutant les hommes de la tribu, et je ne sais ce qui serait arrivé, si Cheik Djemal Alula n'était revenu à lui avant la fin de la saignée. Évidemment le sang n'avait pas encore eu le temps de se coaguler, et sous l'empire du mouvement violent imprimé au torrent circulatoire, la cavité pleurale se débarrassait de son épanchement; aussi, lorsque les parents du chef, excités par l'entourage, revinrent dans la tente, le visage enflammé de colère, furent-ils interpellés par Cheik Djemal lui-même, qui leur demanda, les sourcils froncés, l'explication du tapage insolite qu'il entendait.

« Aussitôt, chacun de faire volte-face et de sortir en criant au miracle : le chef



LES CHASSEURS DE CAOUTCHOUC — Le nègre s'arc-boute et tire comme un cheval. (Page 374, col. 3.)

montés à cheval et se préparaient à m'accompagner.

« Cela mettait fin à toute hésitation de ma part, et je pris la tête de la colonne sur le magnifique coursier qu'on m'avait envoyé. Peu à peu, nos montures s'échauffant, nous ne tardâmes pas à dévorer la plaine immense, avec une vitesse vertigineuse... Le soleil miroitait sur le sol durci du désert, nos burnous blancs flottaient dans les airs, et nous n'entendions que le bruit de nos respirations mêlé à celui des sabots de nos chevaux, qui martelaient la terre d'un coup sec et rapide : les deux coureurs, les coudes serrés aux flancs, le corps légèrement incliné, suivaient nos étalons, sans se laisser dépasser d'une ligne; cette longue suite de cavaliers

était ressuscité... Deux jours après, grâce à sa vigoureuse constitution, Cheik Djemal Alula pouvait reprendre ses occupations ordinaires; il ne lui restait qu'un peu de faiblesse, qui disparut les jours suivants.

« Au moment où je prenais congé de lui, après avoir refusé les riches présents qu'il m'offrait, le chef s'approcha de moi, et devant toute sa suite s'inclina jusqu'à ce que son front toucha mes pieds, salut respectueux que seuls les fils font à leur père, jusqu'à l'âge où ils passent dans la classe des hommes faits, en me disant :

« — Saëb! tu es vraiment mon second père car tu m'as donné une seconde fois la vie; indique-moi un de tes noms, afin que je le joigne au mien comme celui de mon père, et qu'après l'avoir porté jusqu'à mon dernier jour, je le transmette à mes enfants, qui le conserveront tant qu'il restera un homme de ma race.

« Je dus accéder à ses prières, et en l'appelant mon fils, comme le voulait l'usage de la tribu en matière d'adoption, je lui donnai le nom d'Honorat qui est un de mes prénoms, et qui par sa tournure phonétique cadrait le mieux avec les siens.

« Alors, se tournant vers les hommes de sa suite, il leur dit en se relevant :

« — Écoutez tous, vous autres, et que cela soit reçu et entendu comme je le dis : désormais je m'appellerai Cheik Djemal-Honorat Alula, et que rien de ce qui ne sera pas fait par ce nom, ne soit regardé comme valable! Celui-là est mon père, qui a rappelé en moi la vie prête à m'abandonner. Jurez tous de le traiter comme tel, et de lui obéir comme à moi-même, lorsqu'il viendra honorer notre tribu de sa présence.

« Et tous jurèrent ainsi qu'il leur était ordonné. J'ai revu souvent Cheik Djemal pendant notre station, et il m'a toujours traité avec le profond respect dont les Arabes entourent leurs pères; il ne se passait guère de jour, qu'il n'envoyât à bord des moutons, de la farine granulée pour le couscous et du miel.

« Voilà, mon cher ami, l'aventure que

vous m'excuserez de vous avoir contée dans ses moindres détails, car elle me met à même aujourd'hui de vous faciliter l'exploration que vous tenteriez vainement d'accomplir par d'autres moyens. Quelques mots encore, et j'aurai fait la lumière complète dans votre esprit. Les Haoussas reconnaissent la suzeraineté du Négus d'Abyssinie, depuis qu'un des souverains de ce pays du nom de Iæsous-Ahad, les défendit contre les Gallas qui

« — Je reçois l'hommage de nos bons alliés, les Haoussas.

« Et cette formalité accomplie, l'animal rentre dans les rangs de ses conducteurs qui doivent le ramener sain et sauf au chef de leur nation. Cette fière peuplade, ne doit donc, en fait de tribut au Négus, que l'ombre d'un cheval, en sorte que le souverain abyssinien n'a sur elle qu'une ombre de suzeraineté.

« Étant donnés les faits que je viens de vous narrer, pensez-vous, mon cher ami, qu'il vous sera bien difficile, une fois déguisé en Arabe, de vous joindre à l'ambassade, et d'arriver ainsi jusqu'à Gondar? Une fois là, ce sera affaire à vous de vous entendre avec votre compatriote, pour arriver à le soustraire à sa captivité. »

Je ne saurais rendre les impressions diverses qui m'agitaient pendant ce récit de Marguin. J'allais donc pouvoir visiter presque sans danger ce pays de mes rêves, et rendre à la liberté le pauvre captif qu'une nostalgie dégénérée en spleen menaçait d'emporter, car je ne doutais pas un instant du succès de notre tentative.

En même temps que nous demandions au ministre de la marine le congé régulier dont nous avions besoin, j'expédiai Amoudou à la côte d'Afrique, afin de savoir du chef des Haoussas à quelle époque l'ambassade devait être expédiée à Gondar cette année.

Marguin, qui parlait

l'arabe comme un habitant de la Mecque, lui avait confié une lettre pour le cheik, dans laquelle notre projet était de tout point expliqué, car il ne fallait pas partir à l'aventure, et risquer de se heurter à une impossibilité.

Nous reçûmes les deux réponses par le retour du paquebot de France. Nous avions un congé d'une année, et Cheik Djemal Alula se mettait entièrement à la disposition de son père pour l'expédition projetée; il nous engageait seulement, par mesure de prudence, à partir de Calcutta sous le costume arabe, et à ne point passer par Aden pour gagner la côte africaine, en raison des nombreux espions que Théodoros y entretenait.

Quant à l'ambassade annuelle, elle



LES CHASSEURS DE SAOUTCHOU. — Un hourra signale la capture du quadrupède. (Page 375, col. 3.)

voulaient les asservir. Et depuis cette époque, chaque année ils envoient une ambassade composée d'une centaine de cavaliers à Gondar, chargés de rendre hommage au Négus, et de lui remettre en cadeau un de ces magnifiques étalons arabes, qui descendent par une lignée non interrompue de la monture du Prophète. Cette cérémonie est des plus étrange en ce sens que les Haoussas, qui se vantent de n'avoir jamais payé tribut à aucun souverain, ne font au Négus, d'après une tradition acceptée et respectée religieusement, qu'une offrande tout à fait idéale.

« Le souverain abyssinien doit s'asseoir pendant quelques instants à l'ombre du cheval en disant :

n'était pas encore partie, et le cheik se réservait d'en fixer l'époque à notre convenance; mais, répétait-il, nous devons faire l'impossible pour dissimuler nos traces, et arriver à Haoussa sans qu'on pût se douter de notre réelle qualité; pour les gens de sa tribu, il répondait de leur discrétion.

Nous résolûmes alors de faire le tour par Zanzibar, et de remonter au détroit de Bab-el-Mandeb, par les barques chouliahs, qui commercent régulièrement sur ces côtes.

Je ne raconterai pas les différentes péripéties de cet étrange voyage qui nous prit plus de deux mois de notre temps, bien que nous nous fussions embarqués à Bombay, et nous arrivâmes, chez nos amis, à la fin de septembre 1868.

Grâce à la connaissance que Marguin possédait de la langue du Prophète, bruns tous deux naturellement, et bronzés par la mer et le soleil des Tropiques, on nous prit partout pour de riches Arabes voyageant avec leur domestique, car Amoudou nous accompagnait; quant à moi, je m'étais volontairement réduit au rôle de muet.

Nous fûmes reçus avec les démonstrations les plus enthousiastes, par tous ces braves gens, qui ne se seraient fait aucun scrupule de couper la tête au premier Européen qui aurait osé mettre les pieds chez eux. Marguin était véritablement le père adoptif de leur chef suprême; quant à moi, ma qualité d'ami me rendait également inviolable.

Quinze jours après, nous partîmes pour Gondar escortés par une centaine de cavaliers dont rien absolument ne nous distinguait; afin de ne pas exciter l'attention soupçonneuse des Abyssiniens, pour plus de sûreté, le cheik nous avait adjoint son jeune fils Alula-ben-Djémal qui, bien qu'agé de dix-huit ans seulement, s'était déjà distingué en maintes circonstances par son audace et son énergie.

(à suivre.)

LOUIS JACOLLIOT.

LES

CHASSEURS DE CAOUTCHOUC

DEUXIÈME PARTIE

LES HOMMES SANS PATRIE

CHAPITRE XIII

Folle passion des nègres pour la chasse et la danse. — Conséquence de la rencontre d'un tatou. — L'animal se laisserait arracher la queue plutôt que de sortir du tron. — Edenté qui a des dents. — Secret de la résistance du tatou. — Comment cette résistance est vaincue par un simple chatouillement. — Traqué dans son terrier. — La sape. — Mines et contre-mines. — Odeur méphitique. — Un cadavre. — Hallali du tatou au milieu de monceaux d'or. — Trésor retrouvé. — Ivresse de Diogo. — Tout est perdu! — Incognito dévoilé. — Marquis, Winckelmann, Tabira.

Aux temps déjà lointains où l'homme de race noire n'était qu'un malheureux

1. Voir les nos 484 à 517.

esclave, les distractions étaient rares sur les plantations de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud.

Ces distractions, aussi rares que fatigantes, se bornaient presque exclusivement à la danse et à la chasse.

Quand les nègres, courbaturés par le labeur quotidien, regagnaient leurs cases, ils avaient l'habitude, après avoir absorbé leur frugal repas, de se réunir sous la présidence d'un des leurs qui, armé d'un rustique tambour, rythmait par des ra et des fla interminables ces sauteries enragées devenues légendaires.

Quand les entrechats faisaient relâche, les esclaves chassaient comme ils dansaient, c'est-à-dire avec leur frénétique passion d'hommes primitifs, de grands enfants qui vont, sans réfléchir, jusqu'au delà de la courbature.

Les maîtres, de leur côté, favorisaient la danse et autorisaient la chasse. Des gens qui s'amusent ne pensent pas à mal, c'est-à-dire à discuter le sacro-saint principe d'autorité, et à s'insurger contre lui.

De là cette tolérance intéressée, dont les résultats se traduisaient pourtant par un surcroît de fatigue à l'actif du bétail humain.

Cette chasse, d'ailleurs, était soumise à certaines restrictions s'étendant aux engins comme aussi au gibier.

Au maître était réservé le gibier noble, les oiseaux délicats, les bêtes de haute vénerie. Le noir n'avait droit qu'aux animaux très inférieurs, et encore défense formelle lui était faite d'employer des armes à feu.

Nonobstant ces réserves, l'Oncle Tom, soit par goût, soit parce que leur capture s'accommodait parfaitement des engins primitifs restés à sa disposition, jeta de tout temps son dévolu sur le racoon, l'opossum et le tatou.

Qui décrira les russes de ces sauvages chasseurs, leurs courses à travers bois, leurs escalades, leurs chutes, alors que, armés d'un gourdin; d'une pioche et d'une hache, ils luttaient d'astuce, de vigueur et d'habileté avec ces quadrupèdes, objets de leur convoitise!

Qui racontera leur retour triomphal, leurs histoires stupéfiantes de naïveté, leurs ébats et leurs rires enfantins, alors qu'ils rentraient au village, chargés de butin, et approvisionnés de gaieté pour la semaine.

Quoi qu'il en soit, si les temps sont aujourd'hui changés, et très heureusement changés; si le nègre, devenu citoyen, électeur, éligible, politique à la diable, et travaille quand il en a le temps, il a hérité de son père l'esclave de ses deux passions, la danse rythmée par le tambour, et la chasse au racoon, à l'opossum et au tatou.

Quelles que soient les préoccupations du moment, s'il trouve, à défaut de tambour, une boîte en fer-blanc ayant renfermé du saindoux ou une simple caisse à vermouth en bois blanc, il est soudain

piqué de la tarentule, et pa!... ta!... pa!... pa!... ta!... pa!... le voilà parti à danser comme un cabri.

C'est fatal.

Qu'il aperçoive, en se rendant à son abatis ou à son chanter, l'empreinte des griffes d'un tatou, il oublie séance tenante l'ouvrage commencé, déserte sans plus tarder le travail, enfila la piste, et le voilà en chasse.

Dût-il poursuivre l'animal pendant deux jours, il tiendra bon jusqu'au bout, et finira par le capturer.

C'est là une affaire de sang, de race, d'hérédité.

Les noirs sujets de Diogo n'ont, pas plus que leurs congénères, dérogé à cette loi, bien au contraire. Et sauf les Indiens, très apathiques d'ailleurs en toutes choses, la région ne comporte pas de chasseurs plus déterminés que ceux du village du Lac.

Or donc, le matin même du jour où l'inconnu et son escorte de soldats tapouyes se présentaient si inopinément à Diogo, un nègre, dont la renommée n'a pas conservé le nom, avisa un superbe tatou trotinant allégrement près d'un épais bouquet de cambrouzes.

A l'aspect de l'animal, la passion à peine endormie se réveille soudain chez l'homme. Figurez-vous un veneur endurci voyant par corps, à la Toussaint, un vieux solitaire ou un superbe dix-cors!

Le noir demeure un moment immobile comme une statue d'ébène, puis lève doucement son bâton et s'appête à en détacher un maître coup sur l'échine écailleuse de l'édenté.

Mais le tatou, aussi rusé qu'un vieux racoon, esquive le choc et détale en dressant la queue à travers les cambrouzes. Le chasseur, taillé pour la course comme feu Hippomène, lui emboîte le pas, force à travers les bambous comme un bison, le suit de près, en dépit de ses randonnées, le rejoint, et va finalement l'étourdir d'un coup de gourdin, quand, cra! maître tatou, apercevant un trou à sa convenance, son propre terrier peut-être, y pique une tête et disparaît.

Non pas tout entier, cependant. Car sa queue, un organe bizarre entre parenthèse, composée d'une série d'articles osseux, analogues à des ronds de serviette de plus en plus petits, apparaît un moment aux yeux du chasseur déconfit.

Saisir cette queue à pleines mains, halier dessus de toute la vigueur de ses bras, est pour l'homme l'affaire d'un moment. Vains efforts! Aucune force n'est capable d'arracher l'animal de ce trou dans lequel il semble forcé comme un boulet à l'âme de la pièce de canon.

Pour l'acquit de sa conscience, le nègre s'arc-boute, tire comme un cheval, et murmure dépité:

— Moi cassé so la quiô à vermine là et pas pouvè prend' li.

« Valé mieux allé sercher oune pioche pou' fouillé maison li.

Aussitôt dit, aussitôt fait: il lâche la

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 519. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 49 Juin 1887.

TEXTE. — Au pays du rhinocéros (suite). — Les Chasseurs de caoutchouc (suite). — A travers le Havro. — A la recherche de Gordon (suite). — Le grand buffle du Bengale, souvenirs d'un séjour dans l'Inde. — Les géographes arabes du moyen âge : Abd-al-Latif. — Histoire naturelle : les Antilopes. — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Au pays du rhinocéros : La lance d'Alula pénètre dans l'œil du rhinocéros. — Les chasseurs de caoutchouc : 1. La golette pénètre dans l'embouchure de l'Araguari. 2. Il se laisse glisser de son hamac. — A travers le Havro (3 dessins). — A la recherche de Gordon : Philip Chambers et plusieurs engagés tirent sur les assaillants.



PRIME EXCEPTIONNELLE

OFFERTE AUX LECTEURS DU

JOURNAL DES VOYAGES

Le **JOURNAL DES VOYAGES** offre en prime, au prix réduit de 20 francs, prise dans ses bureaux, et de 22 francs, rendue franco à domicile, la collection d'un très attachant recueil de relations et d'aventures de voyages composée de 6 volumes de grand format et portant pour titre :

LE MONDE PITTORESQUE

Ces 6 volumes sont illustrés, comme le **JOURNAL DES VOYAGES**, d'un nombre considérable de grandes et dramatiques gravures sur bois des plus habiles dessinateurs du jour.

Le nombre des collections du **MONDE PITTORESQUE** étant fort restreint, les lecteurs du **JOURNAL DES VOYAGES** sont invités à faire leurs commandes le plus tôt possible (Écrire à l'éditeur du **JOURNAL DES VOYAGES**, 7, rue du Croissant, à Paris).

AU PAYS DU RHINOCÉROS¹

L'ABYSSINIE

COMMENT J'AI CONNU LE RAS ALULA

II

En quittant Haoussa, le principal centre habité de la tribu, nous nous dirigeâmes en ligne droite le long de la frontière qui sépare cette contrée du pays des Gallas, dans la direction du lac Ashangy, immense réservoir d'eau naturel, situé au centre d'un plateau élevé formé par les montagnes du même nom, à mi-chemin environ, entre notre point de départ et Gondar, et qui semblent protéger les abords de cette cité, par une suite ininterrompue de pics élevés et sauvages.

Pour atteindre ce lac, nous eûmes à traverser de vastes étendues de terrain complètement incultes, mais où la richesse de la végétation nous obligea souvent à nous ouvrir la route à coups de hache, bien que nous suivissions le chemin adopté depuis de longues années par l'ambassade; mais il suffisait d'une saison, avec les torrents d'eau que le pays reçoit pendant l'hivernage, pour faire pousser partout d'inextricables bosquets de bambous, de palmiers noirs, dont la résistance

était encore augmentée par les lianes grimpautes qui les enlaçaient de toutes parts

On peut se figurer sans peine combien doit être riche la flore d'un pays montagneux et humide, où le soleil lance toute l'année ses feux verticaux et féconds. Comme dans toutes les contrées situées sous la zone torride, la présence de l'eau appelle toutes les richesses d'une végétation vigoureuse et rapide. En avant de cette chaîne de montagnes, les vastes plaines abyssiniennes, arrosées par de nombreux cours d'eau, offrent, tantôt d'immenses forêts habitées par l'éléphant sauvage, le rhinocéros, le lion, le tigre et des bandes innombrables de hyènes et de chacals, tantôt de gracieux points de vue, où la nature semble réunir comme en un pittoresque jardin les essences les plus belles, les arbrisseaux les plus rares et les fleurs les plus singulières, dont les variétés, la force et la beauté attestent la puissance de ce climat tropical. Ici le gigantesque baobab, dont le tronc a quelquefois quatre-vingts pieds de tour, étend au loin des branches nombreuses garnies de feuilles d'un vert éclatant, pendant que ses rameaux qui retombent sur la terre en multiples ondulations finissent par prendre racine dans le sol, et donner naissance à une véritable forêt, dont tous les arbres sont liés au tronc principal... Là le daro à la tige élancée, au feuillage pittoresque, recherche les bords des torrents, les chemins escarpés, les sites les plus sauvages, comme pour les protéger de son ombre bienfaisante, et les embellir de sa luxuriante végétation.

Dans les lieux cultivés et le long des chemins, des *sycomores* toujours verts, des tamarins, de hauts dattiers, des *kouara* aux fleurs plus rouges que le plus beau corail, des *mimosas* à gomme, des *cusco*, des *wauseys* dont les myriades de blanches fleurs s'ouvrent toutes à la fois au soleil du matin, et donnent l'illusion charmante d'un tapis de neige tombé sur les branches pendant la nuit, des bois de fer, des filaos, des ébéniers, des tulipiers aux calices rouges et jaunes, s'élevaient par bouquets, ou en bordure au milieu d'élégants arbustes et de fleurs odoriférantes dont les plaines et les vallées ombreuses sont entièrement tapissées, tandis que des plantes grimpautes, des lianes flexibles, des vignes toutes chargées d'énormes grappes aux grains dorés, grimpent de tous côtés aux arbres, courent en festons de branches en branches, comme si une main experte les eût ainsi disposées, en signe de fête; et sous ces immenses dais de verdure, dans les bosquets et les bois, dans les vallées et les plaines, des milliers d'oiseaux à l'éclatant plumage, font entendre à qui mieux mieux leurs étourdissants ramages, pendant que d'innombrables troupes de singes se poursuivent en se jouant, dans ces imposantes solitudes, que trouble rarement la présence de l'homme.

Le désert abyssin, lui-même, revêt des couleurs moins tristes que dans les autres parties de l'Afrique: le cactus, l'euphorbe-kolquall, le palmier nain, le figuier de Barbarie, le dattier des oasis, le kantuffa à la tige épineuse, les cédres élevés et l'olivier sauvage se réunissent pour lui donner un aspect plus riant et plus agréable. Cette végétation, d'un vert plus sombre, contrastait d'une façon singulière avec la terre rougeâtre et sablonneuse du désert d'Agof qui vient mourir aux pieds des monts Ashangy; la force réellement extraordinaire de ces arbres indique que leurs racines s'en vont puiser la vie à des nappes souterraines peu distantes du sol, et que lorsqu'on le voudra la culture transformera ces sol en plaines verdoyantes et fertiles.

Mais ces parties relativement arides ne sont que l'exception: bientôt se montraient de nouveau les immenses plateaux couverts de forêts vierges, arrosés par une foule de ruisseaux et de rivières qui y entretiennent une éternelle fraîcheur, et une végétation que l'on ne peut comparer qu'à celle de certaines provinces, de l'Inde et du Brésil; sur les bords des étangs et des rivières, la canne à sucre, les rotins, le bambou, l'élégant papyrus, dont la tête se couronne de gracieux panaches, baignent leur pied dans l'eau limpide, tandis qu'à quelques pas de là poussent pêle-mêle sans culture, le bananier, le goyavier, l'anana, l'arbre à baume, le palmier, le caféier, la pomme canelle, le jam-rosa, l'attier dont les fruits semblables à ceux du pin renferment la plus délicieuse des crèmes végétales. Quelle splendeur! et quelles richesses! A chaque pas, un cri de surprise ou d'admiration s'échappait de nos poitrines et Marguin, dans l'enthousiasme juvénile qui caractérisait cette nature exubérante malgré les années qui commençaient à peser sur sa tête, me disait à chaque pas:

— Quel admirable rêve de la vie ne ferait-on pas dans ces lieux enchantés? Faisons-nous planteurs au retour, disons adieu aux luttes, aux déboires, aux souffrances journalières que la civilisation nous impose, et ne quittons plus cette merveilleuse contrée; dites-moi, mon ami, le voulez-vous?

Et comme je me contentais de sourire, son esprit s'exaltait peu à peu, et pendant de longues heures il échafaudait les projets les plus invraisemblables; il finissait toujours par se voir dans ces riches et fertiles vallées, à la tête d'un groupe nombreux de malheureux et de déshérités, qu'il avait arrachés à l'égoïsme et à la cruelle indifférence du vieux monde, et fondant avec eux une sorte de phalanstère modèle, d'où la pauvreté et tous les vices qu'elle engendre seraient éternellement bannis, car, ne cessait-il de répéter, « l'homme est né bon, affectueux, serviable; c'est la méchanceté et l'âpreté d'une poignée d'exploiteurs qui le font dévoyer... etc... Une fois sur ce terrain,

1. Voir le n° 518.

il ne s'arrêta plus que quand il avait ramené l'âge d'or sur la terre, et fait le bonheur de l'humanité tout entière. Pour ce cher grand cœur, jusqu'à son dernier souffle, il a aimé les malheureux et les faibles, et il leur a donné non seulement tout ce qu'il possédait, mais encore son dévouement de tous les instants et sa vie.

Aujourd'hui qu'il n'est plus, je ne puis sans émotion songer aux jeunes années que j'ai vécues près de lui, et c'est avec un pieux respect que j'envoie ce souvenir, par delà les mers, aux rives du Gange où il repose, à l'homme que les cent mille Anglais de Calcutta et les deux millions d'Indous de la capitale du Bengale ont voulu suivre à sa dernière demeure.

Ce jour-là, tout fut fermé dans la ville des Palais, du Strand à Rhadah-Borar, et de la somptueuse demeure du vice-roi à l'humble chaumière du Tchocras... Toute une ville, tout un peuple avaient voulu se mettre en deuil pour honorer celui qu'on avait surnommé *le nouvel apôtre des Indes*... et sur l'humble pierre sous laquelle il dort, au milieu de ces Indous qu'il a tant aimés, on a gravé ces seuls mots : « Ici repose un honnête homme ».

Plus de vingt ans ont passé sur ces souvenirs, mais l'émotion que j'éprouve en me les rappelant est encore aussi vive qu'aux premiers jours.

Il nous arrivait souvent, en chevauchant au milieu de ces immenses plateaux, d'une fertilité si admirable, de nous étonner que de telles richesses n'eussent pas encore tenté la conquête européenne; et parfois nous nous demandions quelle serait la puissance maritime, qui la première essaierait de coloniser ces contrées?

Nous étions loin alors de penser que l'Italie irait un beau jour s'installer à Massaouah, avec les projets ultérieurs de conquérir ou d'absorber peu à peu les états du Négus, et surtout de nous douter que le jeune Alula-ben-Djemal, devenu le Ras Alula, c'est-à-dire le général Alula, infligerait aux Italiens, en défendant son pays d'adoption, une première et sanglante défaite.

Le fait ne m'a pas étonné cependant lorsque j'ai appris dernièrement le succès de mon jeune compagnon de voyage, qui doit être un homme d'une quarantaine d'années aujourd'hui, car nous eûmes, en cours de voyage, l'occasion d'admirer plusieurs fois son sang-froid et son indomptable volonté.

Un matin que nous suivions les rives du Chodjale, petit ruisseau qui descend de l'Ashangy, les cavaliers d'avant-garde, se replièrent tout à coup sur le gros de la troupe, et Alula-ben-Djemal, qui commandait malgré son jeune âge, comme fils du cheik de la tribu, ordonna de faire halte pour recevoir leur rapport.

— Cheik, dit l'un des hommes après lui avoir fait préalablement le *salam*, depuis un moment déjà nous relevons des pistes

de rhinocéros, le long de la rivière, et nous venons de rencontrer un abreuvoir, tellement piétiné que nos chevaux sont entrés jusqu'à mi-jambes dans la boue, impossible de rien distinguer dans ce cloaque où cet animal aime à se vautrer; mais sur les bords plus solides, on voit parfaitement des empreintes de pieds de différentes grandeurs, ce qui nous fait supposer que le mâle et la femelle sont ensemble.

— Allons voir, répondit simplement Alula-ben-Djemal.

— Il faut être prudent, Cheik, hasarda un des hommes, car en général la bauge de ces animaux n'est pas très éloignée du lieu où ils s'abreuvent et se vautrent dans la boue.

— Les cavaliers en cercle et la lance en arrêt, commanda simplement le jeune homme.

Pour nous, le revolver au poing, nous nous contentâmes par prudence, et pour ne pas gêner les mouvements de nos compagnons, de remonter la rivière, au pas, prêts à tout événement. Nous n'étions pas, en effet, armés pour pouvoir lutter contre un aussi dangereux animal, et Alula nous avait recommandé de lancer nos chevaux dans la rivière, s'il venait à forcer la ligne des chasseurs. Cette manœuvre devait nous faire éviter le choc de la bête, car elle a l'habitude de charger droit devant elle, sans se retourner, comme le sanglier, cet autre pachyderme son parent éloigné.

A mesure que nous gravissions la pente légère suivie par le cours d'eau, nous entendions les cris des cavaliers d'Alula, qui s'exaltaient à qui mieux mieux, car tous leurs instincts sauvages et guerriers venaient de s'éveiller dans cette dangereuse poursuite; outre la satisfaction que cette chasse leur procurait, la possession d'une corne de rhinocéros, d'après un préjugé en honneur chez toutes les peuplades de cette partie de l'Afrique, devait porter bonheur pendant tout le cours de leur existence à ceux qui s'en emparaient et aux compagnons qui les auraient aidés dans cette capture.

Nous continuons à monter, prêtant l'oreille aux cris qui ne nous arrivent plus que comme un écho lointain, lorsque tout à coup ils paraissent se rapprocher de nous, mêlés à des heuglements stridents et saccadés, qui nous indiquent que la bête est détournée, et fait tête aux chasseurs ou fuit devant eux; mais la distance qui nous sépare du champ de la lutte est trop grande pour que nous puissions distinguer laquelle de ces deux alternatives est la vraie. Bientôt cependant, le doute n'est plus possible, le galop des chevaux fait retentir le sol pierreux en cet endroit, et les cris des cavaliers nous font comprendre que le rhinocéros a franchi la ligne d'investissement et redescend à toute vitesse le long de la rivière.

Nous faisons halte, prêts à mettre le cours d'eau entre l'animal et nous, lorsque nous apercevons, spectacle étrange

et fascinateur, deux de ces noirs colosses, le nez au vent, la tête allongée et la corne supérieure presque parallèle avec la ligne du dos, qui descendent à fond de train un petit coteau qui s'élève à environ trois cents mètres de nous, dans une direction oblique qui les éloigne du cours d'eau, et la troupe de cavaliers, Alula toujours en tête, se précipitant à leur poursuite.

— Voilà qui est étrange, fis-je à mon ami, je croyais que le rhinocéros fonçait toujours aveuglément sur son ennemi, dès que ce dernier se présentait seulement devant lui.

— Vous avez raison, me répondit Marguin, et cette manœuvre m'étonnerait comme vous, si je n'avais déjà eu l'occasion de l'observer au Bengale; ces animaux ont certainement des petits et toute leur tactique consiste à éloigner leurs agresseurs du réduit où leur progéniture, trop jeune encore pour se défendre, se trouve cachée; attendez un moment et vous les verrez changer d'allures, lorsqu'ils croiront leurs petits hors de danger.

La prédiction de mon ami ne tarda pas à s'accomplir : à peine au bas du coteau, les deux rhinocéros se retournèrent d'un commun accord et fondirent sur leurs agresseurs : Alula, à quinze mètres d'eux à peine, arrivait de toute la vitesse de son cheval suivi par un petit nombre des siens, dont les montures étaient supérieures à celles des autres.

La situation était des plus émouvantes. Le brave enfant, la lance appuyée sur un rond de bois fixé à l'épaule par une courroie, sa belle tête animée par l'émotion de la poursuite, n'eut pas l'ombre d'une hésitation à la vue du changement survenu dans les manières des dangereux animaux : il continua à fondre sur eux, en excitant son cheval de la voix et du geste.

— Il est perdu, ne pus-je m'empêcher de murmurer au moment où le choc allait se produire, et je fermai les yeux, pour ne pas voir le courageux jeune homme rouler sous les pieds des monstres.

Mais j'avais compté sans l'adresse d'Alula et l'habitude que ses compagnons avaient de ces sortes de luttes; dès l'enfance, ils sont habitués à se servir de leur terrible lance faite en bois flexible et dur qui ne se brise jamais, et arrivent à une telle habileté, que sur leurs chevaux lancés à fond de train, ils ne manquent jamais le but qu'ils veulent atteindre, si petit qu'il soit.

Souvent, dans leurs fantasias, ils se lancent au grand galop de chasse, et passent ainsi sous un tamarinier, dont ils enlèvent au bout de leur lance effilée les fruits à peine gros comme une prune mirabelle.

Je n'avais pas abaissé les paupières en frissonnant, que d'affreux hurlements mêlés aux cris de triomphe des Haoussas se faisaient entendre, et au même moment j'aperçus, en reportant mes regards sur le lieu du combat, les deux colosses qui

tombaient lourdement sur leurs genoux, et après quelques secondes de résistance suprême s'allongeaient sur le sol comme foudroyés.

La lance d'Alula et celle du cavalier qui le suivait de près, pénétrant chacune dans l'œil gauche des deux rhinocéros, avaient traversé la cervelle tout entière, et étaient ressorties de haut en bas près du cou... les horribles bêtes n'avaient poussé qu'un cri, la mort avait été pour ainsi dire instantanée.

Il fallut leur fendre la tête à coups de hache pour retirer les lances, dont les pointes n'étaient même pas faussées. Les forgerons Haoussas sont réputés pour les plus habiles de toute la côte, et les kandjars et les lances qu'ils fabriquent sont recherchés jusque dans l'Inde et en Birmanie pour la trempe excellente de leur acier.

Les deux animaux étaient des plus beaux de l'espèce; le mâle mesurait quatre mètres de long sur deux mètres dix de hauteur, et la femelle ne lui était inférieure que de quelques centimètres; ils appartenaient à l'espèce bicorne particulière à l'Afrique, et qui est moins féroce que l'unicorne de l'Inde et de Sumatra, car les animaux de cette race, pris dans le jeune âge, se domestiquent au point de servir d'animal de trait et de labour. Nous avons pu nous-même vérifier ce fait, déjà signalé par plusieurs voyageurs : il est peu de villages, parmi ceux qui sont établis près des grands bois et des vallées marécageuses de l'Ashangy, que cet animal affectionne, qui ne possèdent un attelage ou deux de ces rhinocéros pour les travaux des champs. Le jeune Alula-ben-Djémal reçut nos compliments pour sa courageuse conduite. Avec la dignité d'un chef, il ne paraissait pas plus ému que s'il eût accompli l'action la plus simple du monde.

— C'est étrange, me dit Marguin qui lui prit la main, son poulx est aussi tranquille que s'il ne venait pas de jouer sa vie : quelques lignes de déviation en effet, l'arme glissait sur la peau du monstre et le jeune guerrier était perdu.

Les félicitations du docteur parurent lui faire le plus vif plaisir.

— Si le père est content de moi, lui répondit-il simplement, je suis bien heureux.

— Si je suis content ! exclama le brave homme, mais je suis enthousiasmé de ton sang-froid et de ton courage; tu seras un jour un grand chef, mon fils, et on parlera de toi sur la côte africaine, retiens bien ma prédiction...

Peut-être à l'heure où ses guerriers voltigeaient autour des carrés italiens,

puis peu pourvue d'une jeune famille.

Au bout de quelques heures de recherches, ils revinrent avec deux petits rhinocéros, âgés de quelques jours seulement, que l'on résolut de nourrir avec du lait, que nous trouvions facilement dans les villages, afin de les offrir au Négus s'ils arrivaient à bon port.

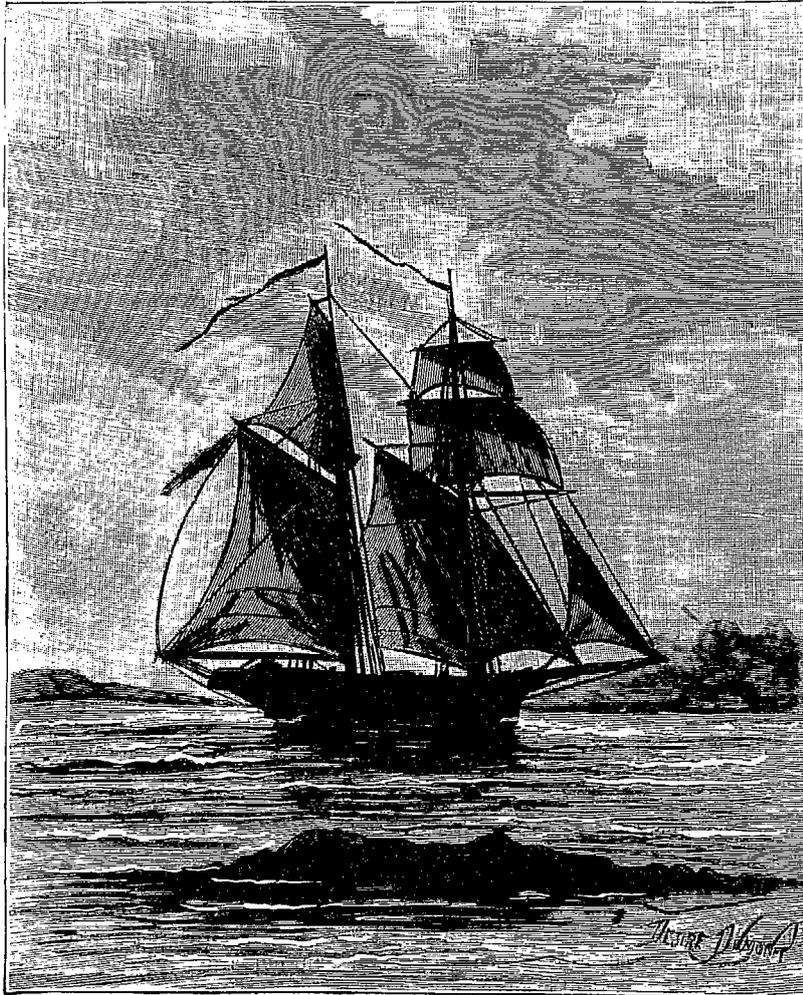
Le neuvième jour de notre départ, nous atteignîmes le lac Ashangy que nous contournâmes par le sud, et après

avoir franchi la série de chaînes montagneuses qui l'entourent de toutes parts, nous pénétrâmes dans le Tigré, royaume soumis autrefois aux monarques abyssiniens, et qui, après avoir reconquis son indépendance, qu'il conserva près de deux siècles, venait d'être de nouveau replacé sous sa domination par Théodoros.

Après avoir indiqué ce qu'était au point de vue pittoresque cette merveilleuse contrée abyssinienne, il ne sera pas sans intérêt de la faire connaître sous une autre face, et de donner quelques notes très succintes sur son histoire et sa constitution politique et sociale, qui feront mieux comprendre la réception qui nous fut faite à Gondar, ainsi que les mœurs, les usages, les coutumes, les croyances de cette singulière population, dont l'origine se perd dans la nuit des temps préhistoriques.

LOUIS JACOLLIOT.

(à suivre.)



LES CHASSEURS DE CAOUTCHOUC. — La goélette pénétrait dans l'embouchure de l'Araguari. (Page 389, col. 2.)

comme le vent du désert qui anéantit les caravanes, le Ras Alula, au moment où la victoire se prononçait pour lui, s'est-il souvenu de son premier exploit, et de la prédiction de son grand-père adoptif sur cette terre d'Abyssinie, qu'il défend aujourd'hui contre l'envahissement des condottieri italiens...

Cet exploit fut l'occasion d'une journée de repos, que les Haoussas employèrent à disséquer leurs victimes, pour se tailler des amulettes dans leurs ossements et le cuir épais de leur peau. Quelques-uns d'entre eux remontèrent le cours d'eau en suivant la piste des rhinocéros, dans la pensée de découvrir la bauge qui abritaient leurs petits, car l'inspection de la femelle avait révélé qu'elle était de-

LES CHASSEURS DE CAOUTCHOUC¹

DEUXIÈME PARTIE
LES HOMMES SANS PATRIE

CHAPITRE XIV (Suite).

On sait quels prodiges enfante la discipline et quel parti elle permet de tirer d'éléments même très médiocres en principe.

N'est-ce pas la discipline seule, qui, avec un bon commandement, permet à

¹ Voir les nos 484 à 518.

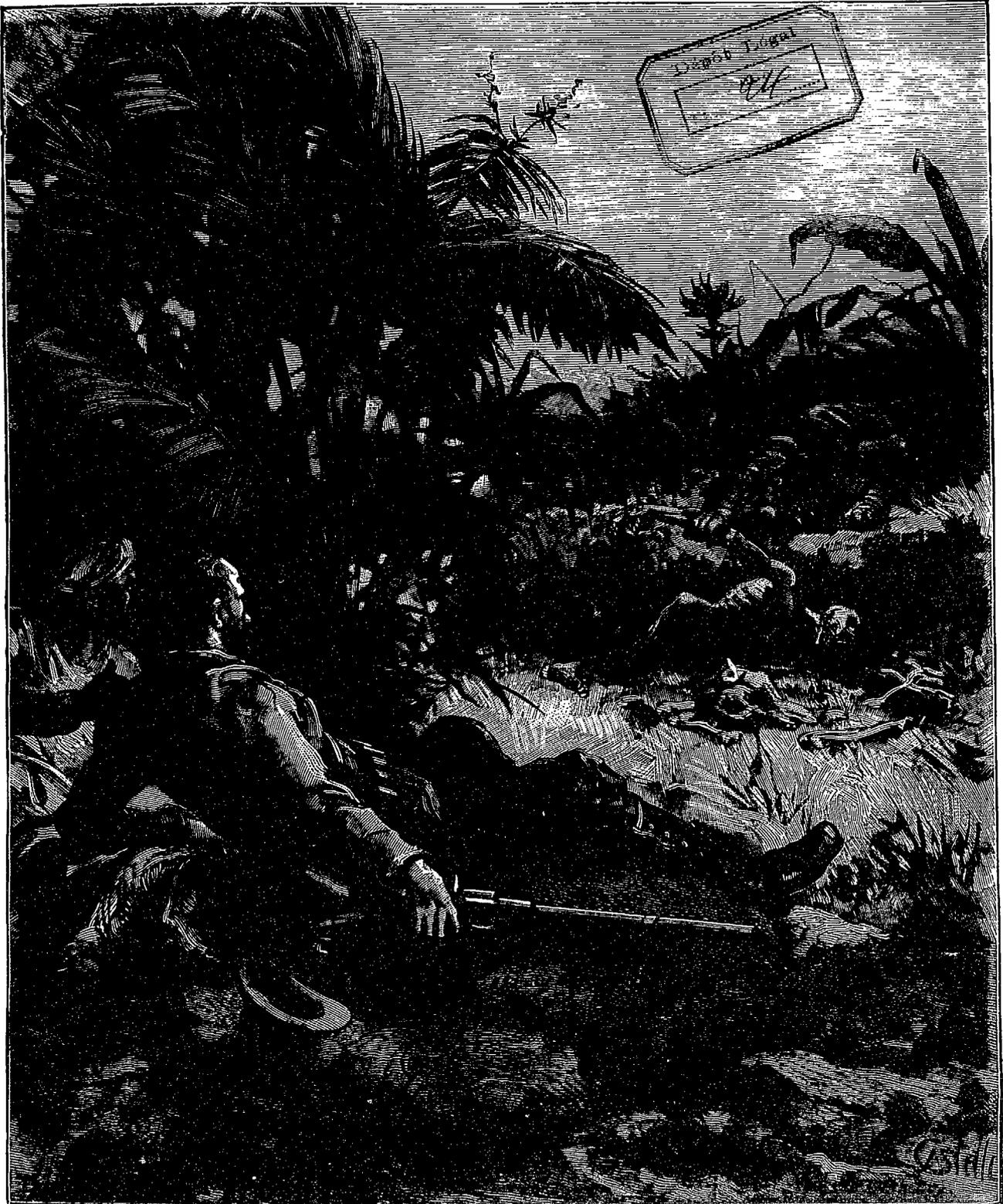
Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 520. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.
Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 26 Juin 1887.

TEXTE. — Courjon, le tueur de tigres. — Les Chasseurs de caoutchouc (suite). — Chronique de la mer : Un nid de pirates. — Au pays du rhinocéros : En Abyssinie. Comment j'ai connu le Ras Alula (suite). — A la recherche de Gordon (suite). — A travers le monde : La ville et le château de Foix. — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Courjon, le tueur de tigres : Il allonge doucement le bras et saisit son fusil. — Les Chasseurs de caoutchouc : L'enfant braquo son revolver entre les deux yeux d'une mégère. — Un nid de pirates (3 dessins). — A la recherche de Gordon : Les voyageurs s'élançèrent dans l'eau. — A travers le monde : Le château de Foix.



COURJON, LE TUEUR DE TIGRES. — Il allonge doucement le bras et saisit son fusil. (Page 403, col. 1.)

sans résultat, et leurs provisions s'épuisèrent rapidement. Presque réduits au désespoir, ils aperçurent ce navire, qui se trouvait justement séparé du reste de la flotte, et résolurent de s'en emparer ou de mourir à la peine. Ils s'en approchèrent donc, avec précaution d'abord et comme pour s'assurer de sa force, qu'il était aisé d'estimer, même de loin, d'épave au moins de celle de la coquille de noix montée par les pirates. Près d'acoster le géant, qui n'avait manifesté aucun signe d'inquiétude, Pierre Legrand fit jurer à ses hommes de se faire tuer jusqu'au dernier sur le pont de « l'ennemi » plutôt que de lâcher pied.

Il aurait pu, à la vérité, faire l'économie de cette petite démonstration quelque peu théâtrale, car, pour plus d'assurance, il avait fait crever la coque de son bateau au moment de commander l'abordage; de sorte que la queue de la colonne, sentant le plancher lui manquer sous les pieds, s'élança avec une précipitation qui accrut d'autant celle de la tête.

C'est à la nuit tombée, bien entendu, qu'eut lieu l'attaque. Comme s'y attendaient les pirates, l'équipage espagnol n'était nullement sur ses gardes; heureusement pour eux, car ils n'avaient pas d'autres armes qu'un pistolet d'une main et un sabre de l'autre, et peu d'efforts eussent suffi pour les jeter à la mer. Ils arrivèrent ainsi sur le pont et se dirigèrent immédiatement vers la cabine du capitaine, où ils arrivèrent sans encombre. Le capitaine jouait tranquillement aux cartes avec ses officiers. Pierre, braquant son pistolet sur la poitrine du malheureux et négligent officier, frappé de stupeur, le somma de lui remettre le commandement du navire.

Pendant ce temps, quelques pirates s'étaient rendus maîtres de la chambre où étaient renfermées les armes, qu'ils se distribuaient.

— Jésus nous bénisse! s'étaient écriés les Espagnols à la vue des assaillants surgissant au milieu d'eux comme par miracle. Sont-ce des démons?..

Et de fait, ne fût-ce qu'une minute, il est à peu près certain qu'ils crurent à quelque événement surnaturel. Et lorsqu'ils songèrent à organiser la résistance, il était trop tard. Les pirates abattirent les premiers qui leur firent opposition, et les autres ne tardèrent pas à se rendre. Pierre Legrand conserva à bord le nombre de matelots qui lui était nécessaire, débarqua le reste, et fit voile pour la France avec sa riche capture. On ne le revit plus en Amérique.

Tous les aventuriers que renfermait alors l'île de la Tortue (et autant dire qu'elle ne renfermait pas autre chose), dès qu'ils eurent appris l'exploit de Pierre Legrand et de ses hommes, résolurent de suivre un exemple si glorieux et surtout si productif. Ceux qui le purent se procurèrent donc des bateaux et allèrent exercer sans retard la piraterie dans le voisinage du cap de Alvarez, où les Es-

pagnols faisaient un commerce de cabotage assez important qu'ils étendaient jusqu'à la Havane. Ils enlevèrent aux caboteurs espagnols des quantités de marchandises qu'ils venaient vendre à Tortuga, et avec les bénéfices respectables ainsi réalisés, perfectionnèrent leur équipement, afin de pouvoir étendre le cercle de leurs opérations, toujours aux dépens du commerce espagnol.

Nos écumeurs de mer opérèrent alors sur les côtes de Campêche et d'Hispaniola, où ils firent des prises considérables; leur industrie prospérant de plus en plus, on ne comptait pas moins de vingt vaisseaux pirates dans le port de Tortuga au bout de deux ans d'exercice, sans compter que le commerce de la petite île était alimenté presque exclusivement par cette source honorable. Les Espagnols, pour défendre leur commerce dans ces parages, où son existence était sérieusement compromise, finirent par armer deux navires de guerre spécialement destinés à faire la chasse aux pirates de l'île de la Tortue. Mais leur vigilance fut souvent mise en défaut.

Les vaisseaux marchands de Campêche se rendaient en hiver à Caracas et aux îles de la Trinité et Marguerite, pour revenir à Campêche en été. Les pirates, parfaitement au courant, ne manquaient jamais de se trouver sur leur passage, principalement au retour. Ils ne les attaquaient, toutefois, que si l'entreprise leur promettait un butin qui en valût la peine; autrement, ils cherchaient fortune ailleurs.

Un certain Pierre-François, pirate déterminé, qui avait aussi trop attendu, à son gré, une bonne prise, se décida à faire voiles pour Rancheiras, près de l'embouchure de la Plata, où il y avait un riche banc de perles, à la pêche desquelles douze vaisseaux étaient envoyés chaque année de Carthagène, escortés par un navire de guerre. Pierre-François avait vingt-six hommes à son bord. Plutôt que de s'en retourner à vide, il voulait essayer de s'emparer de quelqu'un des bâtiments de la « flotte perlière ».

Ils étaient à l'ancre à l'embouchure de la rivière de la Hacha, et le vaisseau de guerre à une demi-lieue de distance à peine; le temps était très calme. Ayant bien étudié leur position, le pirate abattit sa voile et louvoya à la rame, rasant la côte, se donnant enfin l'allure honnête d'un vaisseau espagnol venant de Maracaibo. Il arriva ainsi jusqu'au banc, accosta le premier bâtiment à sa portée, et sauta à l'abordage suivi de ses hommes.

C'était un navire de quatre-vingts canons et de soixante hommes d'équipage. Quoique surpris, ceux-ci firent une courageuse défense; mais n'étant pas sur leurs gardes, ils ne purent résister à l'élan des bandits, et furent bientôt forcés de se rendre.

S'il se fût contenté de cette prise, Pierre-François l'eût certainement conservée, et elle en valait la peine. Mais

point. Il conçut l'audacieux projet d'attaquer le vaisseau de guerre, comptant, s'il s'en rendait maître, pouvoir avec son secours s'emparer du reste de la flottille de pêche. C'était d'une audace inouïe! — Dans ce but, il commença par couler sur son propre navire; puis, arborant sur sa prise le pavillon espagnol, il leva l'ancre, profitant d'un peu de vent qui commençait à souffler. Il avait obtenu, par un mélange raisonné de promesses et de menaces, l'aide de la plupart des matelots espagnols retenus prisonniers sur leur propre navire.

Mais en voyant un bâtiment de la flotte mettre à la voile, le commandant du vaisseau de guerre soupçonna quelque anicroche, et mit à la voile de son côté. Dans la pensée de cet officier, l'équipage de ce bâtiment s'enfuyait avec la riche cargaison déposée à son bord par les pêcheurs, et son devoir strict était de le poursuivre, afin de s'opposer à ce vol.

Les pirates, voyant cela, ne se sentant pas de force à attaquer ouvertement le vaisseau de guerre, abandonnèrent ce projet trop hasardeux et se mirent en devoir de sortir du fleuve pour gagner la haute mer le plus promptement possible. A cet effet, ils déployèrent toute leur toile; mais un coup de vent survint, d'une violence telle, que le grand mâât fut rompu et s'abattit en travers du pont, tuant et blessant un assez grand nombre d'hommes et rendant la fuite désormais impossible.

Le vaisseau de guerre, en effet, eut bientôt rattrapé les fuyards, réduits au nombre de vingt-deux en tout, mais qui se défendirent courageusement et ne capitulèrent, somme toute, qu'à la condition d'être débarqués sur la côte prochaine et laissés libres.

Outre le vaisseau, rempli de provisions, de marchandises diverses et de leurs prises antérieures, il y avait à bord pour plus de 500,000 francs de perles; et nul doute que les pirates de Pierre-François n'eussent réussi à s'assurer cette riche proie sans l'accident qui avait entravé leur fuite, et qui ne leur fût vraisemblablement pas arrivé s'ils avaient su, seulement, borner leur ambition.

HECTOR GAMILLY.

AU PAYS DU RHINOCÉROS¹

L'ABYSSINIE

COMMENT J'AI CONNU LE RAS ALULA

III

L'Abyssinie se compose de deux provinces, l'Amhara et le Tigré, qui ne sont pas seulement séparées par une chaîne de montagne très élevée, leurs habitants quoique unis par de longs siècles de liens politiques et sociaux, sont encore d'une

1. Voir les nos 518 et 519.

origine entièrement différente, si l'on s'en rapporte aux signes ethnographiques, qui passent comme un critérium certain de la diversité des races; le plus important parmi ces signes est sans contredit celui qui ressort de la différence des langues qui se parlent dans les deux provinces abyssiniennes.

L'Amharique, en usage dans l'Amhara, est l'idiome de la cour et de la noblesse. C'est une langue fort ancienne, dont les radicaux peuvent se ramener au type primitif du sanscrit.

Le Gheez qui se parlait communément autrefois dans le Tigré est la langue savante du pays, c'est dans ce dialecte que sont écrits les livres sacrés des Abyssiniens et la traduction de la Bible, ses racines appartiennent à l'arabe et la font ainsi ranger dans le groupe des langues sémitiques.

Le Gheez n'est plus guère parlé aujourd'hui que par les prêtres et les lettrés; un de ses dérivés qui a adopté une foule de locutions arabes, sert au commun de la nation, sous le nom de Tigré. De même dans la province d'Amhara, la plus importante de l'Abyssinie, le peuple fait usage d'une langue vulgaire appelée *Harari*, qui est également un dérivé de l'Amharique.

Il ressort de ce double fait que les habitants de l'Abyssinie amhararienne sont comme leur langage, d'origine Ayenne, ce qui concorde avec toutes les vieilles traditions du pays, qui font coloniser cette contrée, par une série d'immigrations venues de l'Inde, tandis que ceux du Tigré appartiennent à la race sémitique et ne sont venus dans cette partie de l'Afrique que beaucoup plus tard, à la suite de l'invasion des Arabes Hycsos en Égypte.

Tout porte à croire que cet immense et fertile plateau abyssinien, qui fut l'ancienne Éthiopie, colonisé par des populations indo-asiatiques, qui dès l'antiquité la plus reculée avaient atteint un très haut degré de civilisation, devint le berceau de cette race Éthiopienne, à qui l'Égypte dut ses premiers habitants, et

de nationalités différentes, d'où le nom d'*Habescha* ou Abyssinie qui finit par remplacer l'ancienne appellation d'Éthiopie.

En l'absence de traditions écrites, l'histoire de ces temps reculés est impossible à écrire, les temples, les monuments de l'ancienne Abyssinie ont disparu avec l'invasion des Sémiles, et les derniers vestiges des antiques croyances se sont fondus dans les croyances nouvelles, lors de la conversion de cette contrée au christianisme. Tout ce que nous savons par l'histoire de l'Égypte, c'est que sous Psammetique et Cambyses, les richesses de

l'Éthiopie tentèrent les Égyptiens, qui, à différentes reprises, essayèrent inutilement de soumettre ce pays. C'est en effet de là que les productions de l'Inde et de l'Asie se répandaient dans les villes de l'Égypte, de la Syrie, de la Judée, de la Grèce. Les premiers Grecs qui pénétrèrent dans la mer Erythréenne — la mer Rouge — trouvèrent les Éthiopiens et les Arabes en possession de ce commerce depuis les temps les plus reculés. Montés sur leurs barques de cuir, ces intrépides navigateurs allaient

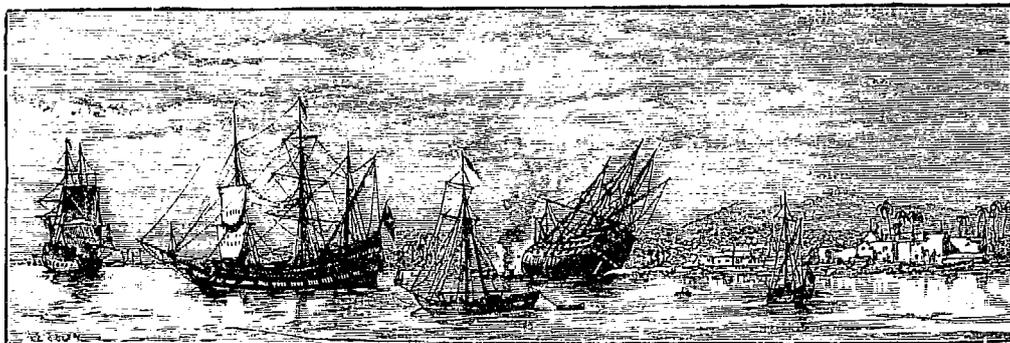
son initiation aux sciences, et aux croyances philosophiquement religieuses de l'Indoustan. Par les castes, en effet, les mœurs, les coutumes, les croyances, les mystères, les conceptions métaphysiques, l'architecture, les connaissances scientifiques, par toutes les branches en un mot de l'activité humaine, ainsi que par le

chercher au loin sur les côtes de l'Océan Indien, l'encens, la myrrhe, les perles, la pourpre, la soie, l'or, les épices que les nomades transportaient à dos de chameau sur les rivages de la Méditerranée, jusqu'à Tyr et à Sidon, qui furent longtemps les uniques entrepôts de ces précieuses marchandises, dont la source asiatique était cachée avec soin par les premiers intermédiaires.

A en croire les Abyssiniens, Ménéléc, le fondateur de la dynastie qui, avec des fortunes diverses, parvint toujours à ressaisir, malgré les invasions et la conquête



UN NID DE PIRATES. — Pierre le Grand prenant le vaisseau espagnol. (Page 406, col. 3.)



UN NID DE PIRATES. — Vaisseaux pirates du XVII^e siècle. (Page 406, col. 3.)

type fortement bronzé des habitants, l'Indoustan méridional, c'est-à-dire le Décan, et l'Égypte ancienne, se ressemblent comme deux décalques du même dessin.

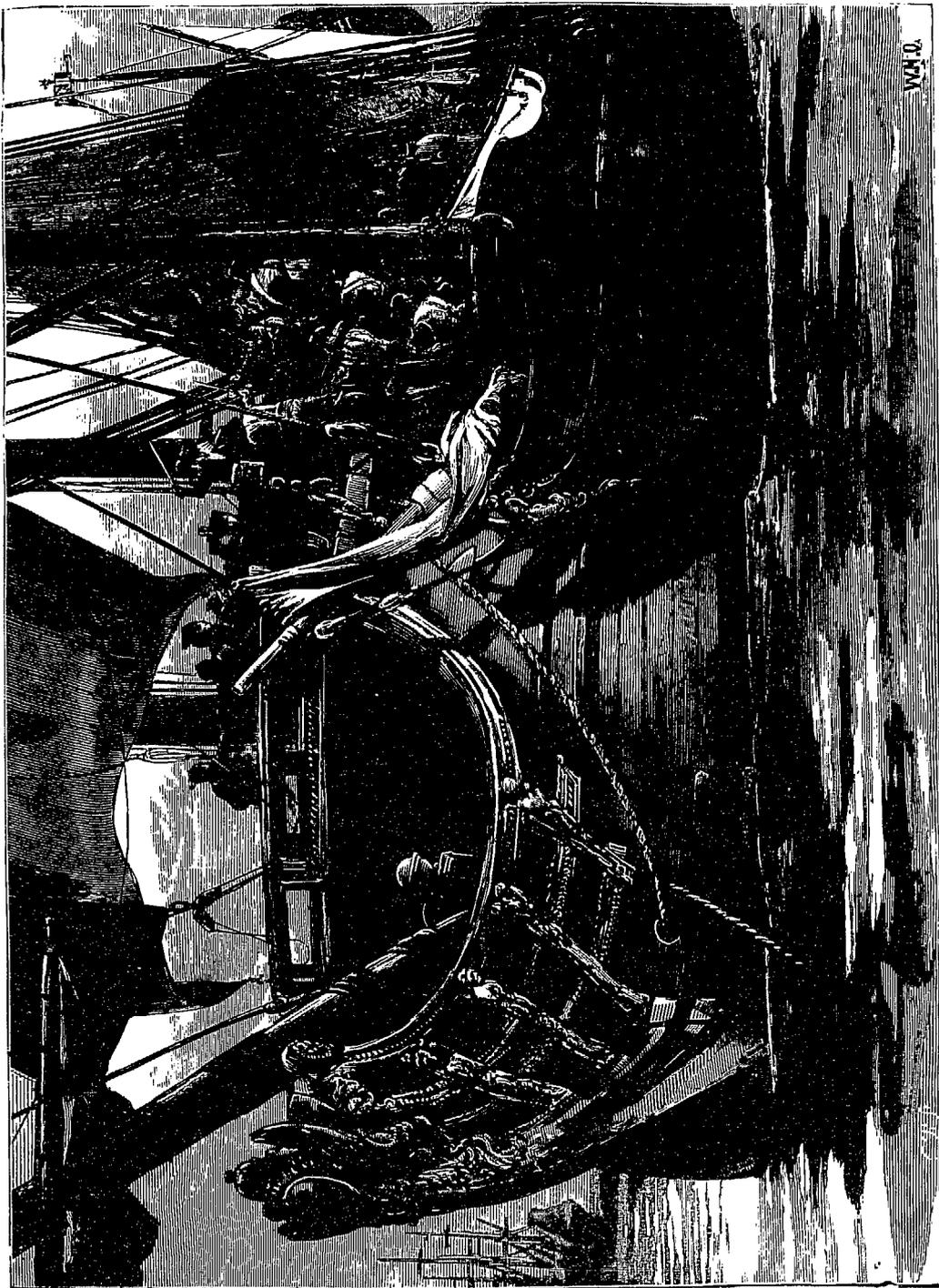
Sur le primitif rameau indou, ou mieux alabare, vinrent successivement se greffer des rameaux empruntés à la Nubie, au pays de Sennaar, aux différents Etats du Soudan et même de la Nigritie, à l'Arabie. Une colonie juive vint aussi s'y établir à l'époque de la conquête de la Judée par Nabuchodonosor, et les nations voisines prirent peu à peu l'habitude d'appeler *Habesch* ou *peuple mélangé* cet amalgame

étrangère, le trône de leur pays, qu'elle occuperait encore d'après les mêmes traditions, ce prince serait fils de Salomon et de la reine de Saba. Cette princesse dont la Bible a conservé le somptueux souvenir, étant allée rendre visite au roi de Jérusalem dont l'univers célébrait la

renommée, eut de lui cet enfant qui, ayant hérité de la sagesse et du courage de son père, soumit plus tard toutes les populations éparses de l'ancienne Éthiopie aux rives de la Mer Rouge, et fonda ce royaume d'Abyssinie, qui a subsisté avec sa race jusqu'à nos jours.

Je n'ai pas l'intention, au milieu des immenses lacunes et des obscurités du passé, de trouver l'histoire de ce pays et de son antique dynastie. Tel n'est pas au surplus le but de ce récit, et je dois me contenter d'avoir indiqué l'origine que la tradition abyssinienne donne aux popula-

UN NID DE PIRATES



Pierre François attaquant le vice-amiral. (Page 407, col. 2.)

tions, ainsi qu'à la dynastie dont on prétend que descend encore Théodoros, le souverain que nous allons visiter. Il n'y aurait, du reste, aucun intérêt pour le lecteur, à connaître la nomenclature sèche d'une foule de rois, dont beaucoup sont contestés dans le pays même où ils ont régné, et d'événements dont la plupart sont fabuleux ou apocryphes.

Signalons cependant le fait capital, de

l'établissement du christianisme en Abyssinie en l'an 334, de notre ère, sous le règne d'Abreha et d'Atzbeha, au moment où Constantin jetait aux rives du Bosphore les fondations de la merveilleuse cité qui devait être la capitale de l'empire d'Orient. Et, chose extraordinaire, les Musulmans qui soumièrent une partie de l'Asie, l'Inde entière, la Perse l'Asie Mineure, le Nord de l'Afrique, la ville de Constantinople avec

les provinces Danubiennes, l'Espagne, et qui eussent dicté des lois à l'Europe, si Charles Martel ne les eût écrasés à la bataille de Poitiers, ne purent jamais soumettre l'Abyssinie à la religion du Prophète. C'est en vain que pendant plus de sept siècles, ils firent des efforts surhumains pour conquérir ce pays, avec des armées innombrables, commandées par leurs meilleurs généraux, ils ne parvinrent

pas à y assoir leur domination. Ce n'est pas que les Abyssiniens n'aient été plusieurs fois accablés par le nombre et trahis par la fortune; mais, chaque fois, ils recommencèrent la lutte avec une énergie sans pareille, se soulevant en masse; les femmes et les enfants combattaient également pour leur foi et leur foyer, ils se ruaient sur les Sarrasins, le fer et le feu à la main, tuant et se faisant tuer mais ne reculant jamais. Ce n'étaient pas des batailles où les généraux musulmans pouvaient faire preuve de leurs talents tactiques; des masses profondes d'Abyssiniens, que rien ne pouvait arrêter, se jetaient sur leurs armées, et alors commençaient de gigantesques corps à corps qui ne cessaient que par l'extermination totale des envahisseurs.

C'est encore ainsi dernièrement qu'ils se sont jetés sur les carrés italiens, et les ont anéantis; aussi pouvons-nous affirmer que si nos voisins, dans leur fièvre coloniale, ont réellement projeté la conquête de l'Abyssinie, ils devront s'attendre à de terribles mécomptes; d'autant que la chance qu'ils ont eue en Europe, de gagner une province à chaque défaite, ne les suivra pas en Afrique: les bottes de M. de Bismark derrière lesquelles s'abritent les héros de Custozza et de Lissa sont sans influence dans ce pays.

De tout temps, l'empire d'Abyssinie a été, et est resté, une monarchie absolue, tempérée par une puissante aristocratie, commandant en maître dans les provinces qu'elle gouverne. Aussi, la force du pouvoir royal dépend-elle toujours, du tempérament du souverain qui gouverne: énergique, il oblige tous ses grands vassaux à se soumettre à sa volonté; faible, il devient leur jouet, et ne conserve guère que l'apparence de l'autorité. Il est une loi du pays qui montre à quelles dissensions intestines la transmission du pouvoir devait donner lieu dans le passé. Tous les membres de la famille royale qui peuvent aspirer au trône, sont enfermés dans une sorte de château fort, dont il ne peuvent sortir sous aucun prétexte. A la mort du roi, les grands dignitaires de l'État se rendent dans ce mystérieux asile, construit au milieu d'une forêt éloignée, et en ramènent le prince héritier qui, sans transition, passe de la prison sur le trône, sans avoir, la plupart du temps, la moindre notion de l'art de régner. D'après la coutume, tous les princes de sang royal sont égaux, et les grands ont le droit de choisir parmi eux celui qui doit exercer l'autorité souveraine; aussi ces derniers sont-ils dans l'habitude de prendre le plus faible et le plus ignorant, afin qu'il ne puisse se passer d'eux pour gouverner.

Toutefois, malgré l'étroite surveillance que ces grands vassaux font exercer dans la prison royale, par leurs créatures, les annales abyssiniennes constatent, qu'ils se sont souvent donné un maître, en croyant au contraire élever sur le pavois un esclave de leurs volontés. Théodoros, à en croire ce qui nous fut conté à Gon-

dar, serait lui-même un exemple frappant de ce retour de fortune, car son enfance qui fut terrible et indomptable ne l'avait guère prédestiné à occuper le trône. Mais dès l'âge de quinze ans il s'était tout à coup calmé, et avait si bien feint une faiblesse intellectuelle et morale, qui était dans la nécessité de son rôle de prétendant, qu'à la mort de Sehla-Selassé, il fut désigné comme son successeur, à l'unanimité des suffrages.

Le jeune prince dissimula jusqu'au jour de son couronnement, qui eut lieu avec une pompe tout asiatique; tous les grands officiers de l'État, les gouverneurs de provinces, la noblesse du royaume y assistèrent en corps, et lorsque le nouvel empereur parut dans un riche vêtement de soie, de pourpre et d'or, tenant à la main la croix qui sert de sceptre aux souverains abyssiniens, il y eut un long frémissement dans la foule, causé par son air martial et énergique. Les ministres et les hauts dignitaires comprirent que leur règne était fini, et qu'à leur tour, ils allaient être obligés d'obéir.

Pour ne leur laisser aucune illusion, au moment où le patriarche de Gondar lui plaça la couronne sur la tête, Théodoros s'écria d'une voix ferme: « Je jure par ce diadème qu'ont porté mes ancêtres, de faire rentrer sous mon autorité, toutes les provinces qui ont appartenu autrefois à cet empire. »

On sait qu'il tint parole, et réduisit même à l'impuissance les Gallas, ces éternels ennemis de l'Abyssinie, et les força à payer tribut. Il eût pu être un grand prince si ses succès n'eussent développé chez lui un orgueil incommensurable, et si son tempérament, naturellement cruel, n'eût encore été exalté par une série de conspirations, qu'il noya dans le sang. On connaît ses démêlés avec l'Angleterre qui avait fini par exciter chez lui comme une sorte de folie furieuse, et la façon tragique dont ils se terminèrent.

Pendant une assez longue période de temps, du xv^e au commencement du xvii^e siècle, le Portugal poussé par cette fièvre d'aventures qui lui avait déjà fait doubler le cap des Tempêtes, et découvrir la nouvelle route des Indes, essaya d'implanter son influence en Abyssinie dont l'existence venait d'être révélée à l'Europe par un événement singulier.

Le concile général de Florence venait de s'assembler lorsque deux pauvres moines, noirs et bronzés comme des Nubiens, se présentèrent à la porte de la salle des séances, en demandant à être admis. Grand étonnement de la docte assemblée d'où venaient ces étrangers au type singulier qui parlaient une langue qu'aucun interprète ne comprenait? Les voyageurs du xii^e siècle avaient mis en circulation une étrange légende, qui avait immédiatement trouvé créance, dans toute la chrétienté. Ils avaient conté qu'un puissant monarque auquel ils donnaient le nom de prêtre Jean, régnait dans les Indes, et professait ainsi que tous ses

sujets la religion du Christ, et sur ce thème, il n'était sorte d'histoires merveilleuses que les uns et les autres n'eussent brodé à plaisir. Sur leur foi d'autres voyageurs étaient partis à leur tour, pour aller visiter ce monarque extraordinaire, et loin d'avouer qu'ils ne l'avaient rencontré nulle part, étaient revenus en amplifiant encore sur les récits de leurs devanciers...

Lorsqu'on demanda aux deux moines, qui heureusement parlaient l'arabe, où était situé leur pays, ils indiquèrent le Levant... Plus de doute alors, ces personnages étaient les envoyés du Prêtre Jean, et à ce titre ils furent admis au concile. On fit une dérogation pour eux, à l'usage qui faisait du latin la langue de ces assemblées religieuses, et on les autorisa à se servir de l'arabe, que comprenaient tous les évêques d'Orient. Ils soutinrent leurs idées avec beaucoup de talent, et la haute réunion fut très étonnée de se trouver d'accord avec les nouveaux venus, sur tous les points, excepté sur celui qui touchait à la double nature du Christ. Les deux moines étrangers prétendaient que le Christ ne participait pas de la nature humaine, et n'avait en lui que la nature divine incarnée, tandis que l'Eglise romaine admettait dans l'Homme-Dieu la double nature en une seule.

On ne parvint pas à s'entendre sur cette doctrine qui se trouvait être celle des Eutychéens, condamnée sous Justinien par le concile de Chalcedoine, mais toutefois, pour conserver le souvenir de ce curieux événement, on en fit le sujet d'un tableau que l'on voit encore au Vatican.

L'ambassadeur portugais chargé, par son gouvernement, de se renseigner sur la véritable situation du pays de ces deux moines, les fit accompagner par deux écuyers, chargés de nouer des relations, avec le fameux Prêtre Jean. Un seul, Pierre Covilham, parvint à pénétrer en Abyssinie; il fut reçu avec de grands honneurs par l'empereur Iskander; mais lorsque, sa mission accomplie, il voulut reprendre la route du Portugal, on lui opposa la loi du pays qui interdisait à tout étranger qui avait pénétré dans le pays, d'en sortir, et il dut y finir ses jours, entouré d'honneurs et de considération, après être resté pendant de longues années le conseiller intime de l'empereur.

Il put toutefois, grâce aux caravanes qui se rendaient en Égypte, faire parvenir au roi de Portugal tous les renseignements que sa situation le mettait à même de recueillir, sur la richesse du pays et les moyens d'y établir son influence, dont le plus sûr, était l'envoi de missionnaires qui, peu à peu, parviendraient, en s'y installant sans esprit de retour, à dominer l'Abyssinie.

Chargés de cette mission, les jésuites avec leurs habitudes de large interprétation des dogmes, ne tardèrent pas à mettre les deux croyances d'accord, et ainsi que Covilham l'avait prévu, finirent

par remplacer, dans tous les postes, le clergé national.

A cette époque, les Musulmans ayant de nouveau envahi l'Abyssinie, l'empereur David envoya demander l'assistance de son allié le roi de Portugal. Ce dernier s'empressa de lui expédier cinq cents hommes sous les ordres de Don Christophe de Gama, qui suffirent par leur valeur et leur discipline, à ramener la victoire sous les drapeaux du monarque africain.

A partir de ce moment, l'influence du Portugal alla toujours en grandissant, et sans aucun doute l'Abyssinie eût fini par accepter le protectorat de ses alliés, si cette fièvre de propagande religieuse qui devait leur faire perdre successivement toutes leurs colonies, ne s'était alors emparée des Portugais. Ordre fut donné d'extirper de tous les temples de cette contrée l'hérésie eutychéenne, et de remplacer la communion abyssinienne sous l'autorité du pape. Les missionnaires eurent d'abord pour eux l'empereur Sociénos, qui rendit un édit en ce sens, et prêta solennellement le serment d'obéissance au pape. Tous les Abyssiniens se sentirent frappés par cet acte d'humilité de leur souverain au profit d'un étranger, et l'ancien clergé les ayant déliés du serment de fidélité à l'empereur, ils sentirent renaître en eux leur haine nationale contre l'étranger, et se soulevèrent en masse contre Sociénos qui, malgré ses victoires contre les insurgés, fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils Facilidos.

Le jour même de son accession au trône, ce prince ordonnait à tous les Portugais missionnaires et résidents de quitter sans délai l'Abyssinie, avec défense d'y rentrer sous peine de mort.

Dès lors, c'est-à-dire depuis le 14 juin 1662, date de la proclamation de l'empereur Facilidos, cette contrée fut absolument fermée aux Européens.

Les Musulmans s'étant ensuite emparés des ports de Massaouah, de Zeilah et de toute la côte de la mer Rouge, toute relation du dehors fut définitivement interrompue avec l'Abyssinie, qui s'enveloppa de silence et d'oubli et vécut repliée sur elle-même sans aucune communication avec l'Europe.

Cependant, avec le temps, la loi sur les étrangers avait fini par tomber en désuétude, et sur la fin du xviii^e siècle, et au commencement du xix^e, quelques voyageurs purent de nouveau pénétrer en Abyssinie.

Bruce, à la recherche des sources du Nil, suivit le Bahr-el-Azrak ou Nil Bleu, et pénétrant en Abyssinie par le lac de Dembea, arriva jusqu'à Gondar; après lui Pearce et Salt en 1810 se rendirent dans ce pays par Massaouah, et la Société Evangélique de Londres, encouragée par ce précédent, expédia dans ce pays Samuel Gobat pour y prêcher le protestantisme. Inutile de dire que ce dernier échoua complètement dans sa mission. Il attribue son échec aux sanglantes dissensions in-

testines qui divisaient ce pays, mais il est plus juste de penser, que les Abyssiniens, qui avaient pendant des siècles résisté à toutes les tentatives du catholicisme, dont ils n'étaient séparés que par une faible nuance, ne pouvaient accueillir qu'avec dédain les froides prédications des Evangélistes de Londres, dont les principes s'accordent mal avec les pompeuses cérémonies du culte abyssinien, qui parlent encore plus aux yeux et à l'imagination que celles du culte romain.

Tous ces voyageurs s'accordent, du reste, pour nous présenter l'Abyssinie comme arrivée au dernier degré de l'anarchie et du désordre. L'empereur qui règne à Gondar, n'est plus qu'un fantôme sans autorité, incapable de réduire les différents gouverneurs de province qui se sont rendus indépendants, et ne s'occupent qu'à se battre les uns contre les autres, afin d'agrandir leur gouvernement.

Le hasard, cependant, allait bientôt leur donner un maître. Théodoros, sacré par eux à Gondar avec le secret espoir de profiter de sa faiblesse pour achever leur œuvre de démembrement, les força à rentrer dans le devoir, et, après dix ans de luttes, parvenait à reconstituer l'ancien empire abyssinien.

Poussé par l'orgueil, et persuadé que ses exploits avaient dû le rendre célèbre dans le monde entier, le Negus, dans l'espoir de traiter d'égal à égal avec les souverains de l'Europe, permit de nouveau l'accès de ses États aux étrangers, mais blessé dans sa vanité, de ce que les rois ne se hâtaient pas de lui envoyer des ambassades chargées de le féliciter, outré surtout de la mesquinerie des cadeaux que le gouvernement anglais lui avait offerts, et du peu de succès de ses offres d'alliance, il n'avait pas tardé à remettre en vigueur l'antique loi dont il avait suspendu les effets, et à transformer en prisonniers d'État les négociants, voyageurs et touristes, ainsi que le consul anglais qui, sur la foi de ses paroles, s'étaient rendus à Gondar.

Au moment où nous allions essayer de pénétrer dans la capitale abyssinienne, grâce à l'escorte Haoussa au milieu de laquelle nous nous dissimulions, Théodoros vivait dans un état de fureur constante, qui dégénérait en véritable folie; il ne voyait plus autour de lui que conspiration et trahison, et sur le moindre soupçon faisait périr dans les plus affreux supplices, des parents, des amis et des gens qui lui avaient toujours donné les plus grandes preuves de dévouement; aussi notre expédition n'était-elle pas sans présenter de très graves dangers pour nous; le moins qui pût nous arriver si nous étions reconnus était d'être retenus prisonniers par le Negus, si toutefois nous n'étions pas traités en espions de l'Angleterre; et dans ce cas c'était la mort après avoir subi les horribles mutilations que les Abyssiniens vainqueurs ont la barbarie de pratiquer sur leurs prisonniers de guerre, à la grande joie

du féroce empereur, qui a étendu ce traitement aux gens accusés d'espionnage...

Victores cæsis excidunt pudenda, quæ excircata, impositi offerunt!

Le latin seul, peut rendre compte d'une pareille infamie.

(à suivre.)

LOUIS JACOBLOT.

A LA RECHERCHE DE GORDON¹

CHAPITRE XXI

LA TEMPÊTE

Le village où la caravane atteignit le Victoria-Nyanza se nommait Doumo. C'était un port de l'Ou-Ganda situé entre les embouchures de la Kadjera et de la Katonga, deux affluents du lac. Là, nos voyageurs trouvèrent des messagers envoyés par le Kabaka. Celui-ci s'enorgueillissait de la visite des hommes blancs et leur préparait une réception amicale. Ordre fut donné au chef du district de Doumo de suffire aux divers besoins des explorateurs, de leur fournir des vivres en abondance et de les servir avec dévouement pendant tout le temps qu'il leur plairait de séjourner dans le village. Les envoyés annoncèrent à John Chambers que le Kabaka, voulant éviter de nouvelles fatigues à ses hôtes, expédiait une flottille chargée de les transporter par eau de Doumo à Roubaga, sa capitale.

La flottille annoncée arriva le surlendemain. Elle se composait d'une dizaine de grosses embarcations assez ingénieusement construites et montées chacune par une quarantaine d'hommes. L'amiral, un proche parent de l'empereur, vint présenter ses hommages à John Chambers, et il resta tout stupéfait en apercevant mistress Aurélie, miss Mary et miss Amy. C'était la première fois qu'il voyait des femmes blanches et il déclara que son maître serait enchanté de cette rare et bonne aubaine.

Sur les instances de Philip Chambers on pressa le départ.

— Restons ensemble, dit Barnabé Constant, on ne sait jamais ce qui doit arriver. En cas de malheur ou d'accident, nous nous prêterons toujours un appui mutuel.

Européens et Américains, Merezi, Hamilda, Logero, le djemadar, le vakil, et trois engagés prirent place dans une barque de gala. Un coin fut réservé à Gouscoussou et à Barboucha, aux ballots de marchandises, aux provisions, aux munitions. Les autres engagés se dispersèrent sur les autres embarcations selon leur caprice.

La décision des blancs mécontente l'amiral, car il eût désiré les avoir à son bord, mais il n'osa pas les contrarier. Il épancha sa mauvaise humeur sur quelques-uns de ses subordonnés en les bousculant brutalement et en les poussant

1. Voir les nos 500 à 519.